

576

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

18 JAN. 1926

Cinquième année, N° 43

Publication hebdomadaire
Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !

vendredi 15 janvier 1926

Sommaire :

La philosophie chrétienne
Charles Maurras et le sentiment de la mort
L'originalité dans l'Art et dans les Lettres
Largeur de vues et fermeté de principes
L'idée de Dieu dans l'œuvre de Maurras
Une lamentable carrière

Chanoine L. Noël
Henri Massis
Joseph Ryelandt
Louis Picard
Fernand Deschamps
V^{te} Ch. du Bus de Warnaffe

Les idées et les faits : Chronique des idées : La messe romaine, Mgr J. Schyr-
gens. — Rome. — Angleterre. — Allemagne. — Chine.

La Semaine

♦ L'hommage unanime rendu par le peuple italien à la Reine Marguerite démontre une fois de plus l'immense bienfait de la monarchie.

Toutes réserves faites sur l'entente entre le Vatican et le Quirinal qui n'est toujours pas réalisée, il reste que la clairvoyance, le prestige et la sainteté d'une reine ont eu la plus heureuse influence sur les destinées de l'Italie.

Une monarchie tempérée incarne au-dessus des partis la continuité et la tradition. Elle soustrait ces biens essentiels d'une nation aux luttes intestines.

♦ Découverte en Hongrie d'une conjuration politico-financière de très grand style.

Pitt fabriquait de faux assignats, Napoléon imprimait des Livres sterling, à Budapest on avait projeté d'inonder l'Europe de faux billets français. L'Histoire est un éternel recommencement. Avis à ceux qui rêvent de Progrès, de perfectionnement de l'Humanité, et autres bobards. L'homme est et sera toujours tenté de commettre les mêmes crimes.

♦ Et les nouvelles de la santé de Son Éminence sont, hélas ! toujours plus mauvaises. A moins d'un miracle, l'Église et la Patrie sont à la veille de perdre celui que le maréchal Foch se plaît à appeler « la plus grande figure de notre temps ». Et le monde entier a conscience de l'immense malheur qui plane sur lui...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50 ; Compte chèque postal : 489.16)

Warnaffe

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets

Bruxelles

Lundi 11 janvier

et jours suivants

BLANC - TROUSSEAUX

Occasions sensationnelles

<p>DRAP toile mixte blanche, ourlets à jours.</p> <p>$1^m=80 \times 2^m=75$ $2^m \times 3^m$ $2^m=20 \times 3^m=25$</p> <p>Le drap 42 49 59</p>	<p>MOUCHOIRS apprêt fil, ourlés et initiale brodée main.</p> <p>Les 6 8⁴⁵ et 6⁷⁵</p>	<p>DENTELLE filet entièrement à la main frangée, haut. 0^m=60</p> <p>Le mètre 11⁹⁰</p> <p>L'entre-deux, haut. 0^m=25 5.50</p>
<p>ESSUIE de CUISINE fil, belle qualité.</p> <p>L'essuie 2⁹⁵, 2⁴⁰ et 2²⁰</p>	<p>CHEMISE pour HOMMES, beau madapolam devant reps à plis 15⁵⁰</p> <p>Chemise de nuit 14.50</p>	<p>SHIRTING bonne qualité p^r lingerie. Larg. 0^m=78</p> <p>les 5^m 14.75 et 12.75 les 10^m 29 et 25</p>
<p>LINGE de TABLE satin damassé, or, rose ou bleu.</p> <p>La serviette 0^m=35 x 0^m=35 1.60</p> <p>$1^m=40 \times 1^m=40$ $1^m=40 \times 1^m=75$ $1^m=40 \times 2^m$</p> <p>La nappe 23 27 32</p>	<p>JOLIE PARURE, batiste souple ornée jours fils tirés et poids brodés.</p> <p>La Chemise jour ou culotte 8.90 La Chemise nuit Kimono 14.90</p>	<p>PERCALE CHIFFON pour lingerie et layettes. Larg. 0^m=80.</p> <p>5^m 22 et 18 10^m 42 et 35</p>
<p>ESSUIE de TOILETTE, tissu éponge, belle qualité.</p> <p>L'essuie 4⁹⁰, 3⁴⁰ et 2⁴⁰</p>	<p>Voir à notre Rayon de Toiles nos Trousseaux réclame marque « Fox » de 1000 et 2000 fr.</p>	<p>CRETONNE belle qualité pour draps. Larg. 1^m=55 1^m=75 1^m=95</p> <p>7.45 et 6.40 8.45 et 7.40 9.45 et 8.40</p>
<p>COUVRE-LIT filet véritable, entièrement brodé à la main, 2^m=40 x 2^m=50.</p> <p>135 et 110</p>	<p>TABLIER femme de chambre shirting, orné jours et pois brodés</p> <p>7⁹⁰</p>	<p>FLANELLE blanche très souple. Larg. 75 5^m 10^m</p> <p>18 et 13²⁵ 35 et 26</p>
<p>LAIZE FILET, qualité fine, nuance ivoire. Larg. 0^m=80 1^m=00 1^m=30</p> <p>Le mètre 1⁹⁵ 3⁵⁰ 3⁹⁰</p>	<p>COUVERTURE belle laine blanche bordée soie.</p> <p>$2^m \times 1^m=50$ $2^m=25 \times 1^m=75$ $2^m=40 \times 1^m=90$</p> <p>49 68 85</p>	<p>DESSUS beau piqué fantaisie, rose, or ou bleu, frange.</p> <p>1^m=0^m=45 0^m=45 x 0^m=45</p> <p>3²⁵ 1⁴⁰</p>
<p>DEMANDEZ NOTRE ALBUM ILLUSTRÉ DE BLANC-TROUSSEAUX</p>	<p>FILET NOUÉ qualité extra pour ouvrages et ameublement. Mailles 0^m=01. Largeur 2^m=50.</p> <p>Le mètre 10⁵⁰</p>	<p>Expédition franco, contre remboursement, Belgique et G.D. de Luxembourg de toute commande à partir de 50 fr.</p>

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90.000.000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 26.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 5.20 %
2° Après le quatrième mois 5.15 %
3° Après le troisième mois 5.10 %
4° Après le deuxième mois 5.05 %
5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

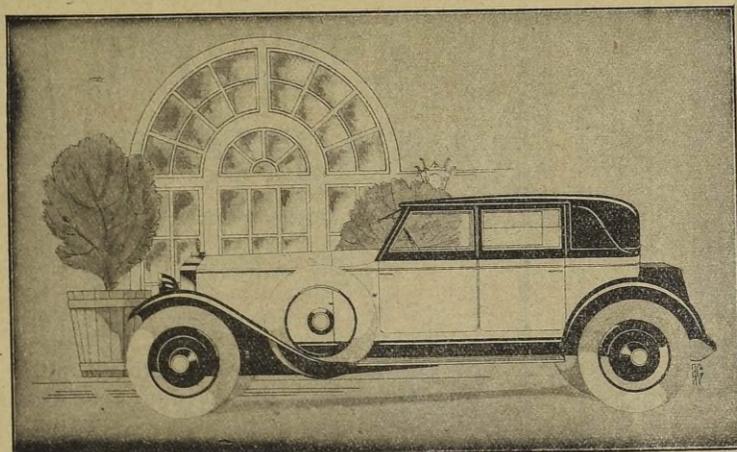
Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement
sur demande*

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc An. Bruxelles Soc An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de
LALIQUE



**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

La philosophie chrétienne⁽¹⁾

Cette soirée marque une étape nouvelle sur la voie du progrès intellectuel où la Belgique catholique marche avec une vitesse croissante.

Voilà quatre-vingt-dix ans que la prévoyante audace de nos évêques rallumait à Louvain le vieux foyer universitaire dont nous fêterons demain le cinquième centenaire. On ne dira jamais assez le service qu'ils ont rendu ce jour-là aux fidèles de ce pays. Presque partout en Europe, au lendemain de la grande révolution, les universités fondées par l'Eglise aux siècles de foi se rejetaient à vivre à part de l'Eglise et en dehors de la foi. En Belgique, grâce à Dieu, grâce aux évêques de 1835, la grande école nationale, l'Alma Mater louvaniste restait à la fois un centre d'études supérieures et un centre de pensée catholique.

C'est elle qui nous a fait traverser, mieux que d'autres, les années mauvaises. Tandis qu'ailleurs, les élites bourgeoises du XIX^e siècle ne professaient pour la religion que l'indifférence ou le mépris, Louvain peuplait la Belgique de juristes, de médecins, d'ingénieurs qui ne rougissaient point de se dire croyants et de vivre selon leur foi. Ce n'est pas tout : une élite ecclésiastique se formait à l'université, et mêlée sur ses bancs à l'élite laïque elle y recevait cette formation large et humaine qui a permis au clergé de ce pays de garder un contact vivifiant avec les classes dirigeantes de nos villes.

Aujourd'hui que tant d'intelligences anxieuses de vérité, assoiffées de grâce et d'amour, se tournent vers la vieille Eglise pour lui demander la lumière, nos cadres sont prêts pour les satisfaire. Louvain a formé l'an dernier 3,400 étudiants. Mais Louvain ne peut être partout. Ses maîtres ne peuvent pas rencontrer, dans nos grandes villes, cette jeunesse enchaînée tout le jour à des tâches absorbantes et qui veut noblement consacrer ses heures de loisir à recevoir sa part de haute culture catholique. Qu'à cela ne tienne! Louvain essaiera. Je jette les yeux sur la liste des professeurs de cette école nouvelle. Ils sont six, six docteurs de Louvain. C'est l'école supérieure de notre Faculté de Théologie, c'est notre Institut Supérieur de Philosophie qui les a formés. Par eux, c'est l'esprit et la doctrine de Louvain qui vont se répandre ici, loin de la ville universitaire et sur de plus larges auditoires. Je suis heureux de pouvoir leur apporter ce soir le salut de l'Alma Mater, et ceci, Messieurs, n'est pas simplement une politesse protocolaire. Nous devons attendre beaucoup de bien d'une œuvre telle que celle-ci : beaucoup de bien pour la diffusion de la science catholique, mais beaucoup de bien aussi, je tiens à l'ajouter, pour la marche même de ces écoles supérieures où, au centre de l'Université, la science catholique s'entretient, s'achève et s'approfondit.

Sous peine de déchoir, sous peine de faillir à leur mission, elles ne peuvent pas, ces écoles, se laisser entraîner sur la pente facile d'un enseignement général et simplifié. Si elles descendent, tout descend avec elles, c'est le niveau scientifique du pays qui baisse irrémédiablement. Il faut qu'elles se maintiennent à la hauteur des plus difficiles problèmes; il faut qu'elles soient toujours à la recherche des détails inconnus, des solutions nouvelles; il faut que, d'un effort continu, elles travaillent au progrès de la science. Qui le ferait si elles ne le font pas?

Mais à quoi bon cet effort si les disciples manquent pour le suivre? A quoi bon même dresser des disciples aux exigences minutieuses de la recherche et de la réflexion, à quoi bon les promener dans le maquis de la controverse, si tout cela demeure ensuite inutilisé?

Or, jusqu'à présent la philosophie était dans notre pays une branche bien délaissée.

Sommes-nous une nation philosophique? Une nation de bon sens, bien certainement. Mais sur cette terre grasse et lourde du Brabant, devant l'horizon fermé par la brume ou la rafale, l'homme, courbé par la tâche immédiate n'a pas accoutumé de lever son esprit vers les problèmes lointains. En ce marché séculaire, au débouché des grands fleuves, où coïte tout le commerce de l'Occident, ses appétits matériels abondamment satisfaits sont devenus très exigeants. Notre bon sens est fort embourgeoisé, le « *middelmatisme* » belge est tourné vers des objets palpables et des intérêts tout pratiques. Pour l'entraîner plus loin, plus haut, dans les nuages lumineux et subtils de la spéculation métaphysique, il faut un peu l'arracher à sa pente habituelle; l'aiguillon d'un intérêt puissant, la violence tutélaire de la loi y seraient bien de mise.

Mais les programmes légaux, en Belgique, ne font pas à la philosophie une place sérieuse. Songez donc que dans toutes les petites villes de France, la classe de philosophie achève et couronne la formation de l'élite locale; elle répand dans les familles des préoccupations intellectuelles; elle crée un public philosophique; les besoins mêmes de cet enseignement invitent les centres universitaires à former en grand nombre des professionnels de la philosophie.

Rien de tout cela chez nous. Au début de ses études supérieures, l'étudiant belge passe rapidement à travers quelques cours de philosophie auxquels il est mal préparé, qui ne forment pas un ensemble complet, qui ne se rattachent à aucun intérêt puissant. Ces notions fragmentaires, il n'a le temps ni de les approfondir ni de les aimer. Attiré par les tâches urgentes de sa formation professionnelle, il s'empresse de n'y plus songer.

Sans doute, oui, nous formons à l'Université des docteurs en philosophie. Sans doute il existe à Louvain un foyer d'études philosophiques auquel l'étranger ne ménage pas son intérêt. Quel écho ses travaux ont-ils, pendant longtemps, rencontré dans le grand public de Belgique?

Sans doute aussi, nous formons des docteurs et des maîtres en théologie. Nulle part au monde leurs études ne sont aussi prolongées; nulle part elles ne sont menées avec d'aussi rigoureuses exigences. Mais entre cette science approfondie et l'élite du peuple fidèle, il se creuse un abîme profond.

Il faut multiplier les foyers de culture locale. Autour de nos instituts supérieurs de recherche scientifique, ils créeront une atmosphère de sympathie et d'intérêt. Notre isolement cessera; nos travaux rencontreront plus d'écho, notre enseignement verra venir à lui des élèves mieux avertis et plus désireux de savoir, nos docteurs verront de larges moissons s'offrir à leur zèle. Ainsi se créera progressivement un vaste courant de haute culture catholique où les tâches de chacun s'harmoniseront et se soutiendront dans un parfait équilibre.

Haute culture catholique? Elle ne sera complète, elle ne sera solide que si elle s'appuie sur l'armature d'une saine et forte philosophie. Pourquoi cela? La philosophie, c'est l'effort suprême de réflexion que tente nécessairement l'esprit humain pour achever, pour clarifier, pour coordonner, pour faire tenir en un tout harmonieux et cohérent l'ensemble de ses idées sur le monde et sur la vie. De cet effort, nul ne se passe; mais chacun l'accomplit à la mesure de son intelligence et de sa formation. Pour beaucoup d'âmes simples, une tradition fournit aux questions ultimes des réponses qu'elles ne discutent pas. Cette tradition s'impose à leur respect pour des raisons qu'elles sentent mieux qu'elles ne peuvent les formuler, le tour de leur philosophie est très vite fait. C'en est une pourtant, et dont le système est souvent d'une étonnante cohésion et d'une redoutable rigidité. Mais d'autres esprits sont plus exigeants, ils veulent voir clair et comprendre les affirmations

(1) Leçon faite le 3 novembre 1925, pour l'ouverture de l'Ecole des sciences philosophiques et religieuses à l'Institut St-Louis, à Bruxelles.

dont ils vivent. Cette fois, la réflexion philosophique est amorcée, elle ne s'arrêtera que devant un système qui lui apparaîtra logiquement lié à quelques principes évidents et indiscutables.

Que de difficultés cependant, et combien longues sont les avenues par lesquelles cette réflexion devra cheminer. Que de complexités dans les choses, que de nuances fugitives dans la conscience humaine elle risquera d'omettre ou de fausser dans un raisonnement trop simple et trop hâtif. Comme les tombeaux qui se suivent le long des antiques voies romaines, les systèmes abandonnés jalonnent les routes de l'histoire. Un instant les esprits éblouis s'y sont laissés prendre. Mais bientôt une réflexion plus poussée découvrirait des lacunes, des contradictions; les faits enregistrés par l'expérience refusaient d'entrer dans les cadres audacieusement anticipés; les sentiments profonds de l'âme humaine résistaient aux déductions d'une logique trop paradoxale. L'œuvre était à refaire. L'école qui s'était groupée à la suite d'un maître se divisait, se dispersait, en quête de corrections, d'atténuations sous lesquelles la pensée primitive perdait toute sa netteté. L'édifice, d'abord simple, trop simple dans ses lignes originales, se compliquait d'ajoutes et de surcharges où son dessin disparaissait. Les disciples désabusés attendaient un nouveau maître.

Il venait. Des divers débris renversés par la critique, il tirait quelque idée neuve, qui lui suggérait de reprendre l'œuvre sur un plan nouveau. Et à son tour, pour quelque temps, il groupait une école que d'autres critiques disperseraient un jour.

Depuis vingt-six siècles, en Grèce, en Orient, puis dans l'Occident latin, les historiens de la philosophie énumèrent la décevante série de tentatives philosophiques de l'humanité.

Décevante oui, et d'aucuns, devant ce tableau de ruines, s'en vont haussant les épaules, désespérant de la réflexion systématique. Ils ont tort. A travers cette longue histoire, il y a des lignes de progrès continus. Partant des origines grecques, au VII^e siècle avant notre ère, il en est une qui monte jusqu'à Aristote, s'enrichissant de toutes les réflexions qui se succèdent durant quatre siècles, bénéficiant de toutes les trouvailles, de tous les échecs : des unes pour les garder dans une synthèse plus large, des autres pour les éviter par une sage prudence qui trouvera, sur toute question, la voie moyenne entre les solutions extrêmes.

On l'a dit, et c'est exact, la philosophie d'Aristote n'est autre chose que l'expression rigoureuse et la formule technique du bon sens. Calme, sûre, finement nuancée, elle plaira éternellement aux esprits justes et pondérés. Et pourtant n'a-t-elle pas les défauts mêmes du bon sens; n'est-elle point parfois, tout comme lui, un peu courte et un peu terre à terre? A côté d'elle, la doctrine du divin Platon a plus d'envol avec moins de rigueur. En les comparant, en les corrigeant l'une par l'autre, la tradition des écoles grecques s'est trouvée pendant quelque temps en possession d'une sagesse très achevée et qui n'était pas loin, sans doute, de représenter, au moins dans les grandes lignes, ce que l'intelligence humaine laissée à ses propres moyens peut trouver de meilleur sur la voie de la vérité.

C'est cette sagesse grecque que le christianisme va rencontrer à ses débuts. Il n'en dérive pas, c'est entendu. Les paroles que le Seigneur Jésus laissait tomber de ses lèvres, de Nazareth à Jérusalem, n'offrent à la critique la plus minutieuse aucun mot qui rappelle les enseignements de la philosophie. Les premiers recueils de ces paroles, les vénérables *Logos* que nous devinons à travers le texte de nos évangiles, devaient être rédigés en dialecte hébreu de Palestine; ils portent la marque profondément originale de milieux juifs très fermés, sur lesquels la civilisation grecque n'a exercé aucune emprise. Et ce n'est vraiment que beaucoup plus tard que le contact va s'établir entre la prédication chrétienne en pleine possession de ses idées maîtresses et la tradition philosophique des écoles.

Un gros siècle s'est écoulé depuis la naissance du Christ lorsque la rencontre se fait à Athènes, en la personne de Saint Justin, à Alexandrie en la personne de Clément. Philosophes tous deux, représentants des deux écoles principales qui gardent la haute tradition des sages, ils viennent de se convertir; l'eau du baptême chrétien a ruisselé sur leur front. Que vont-ils faire pour servir le Christ auquel leur âme s'est donnée? Ils lui apporteront cette philosophie dont ils ont appris à manier avec aisance les délicates notions. Et voici la doctrine des écoles grecques enrôlée pour la propagande chrétienne.

La religion nouvelle est méprisée par les classes intellectuelles, on n'y voit qu'un amas de doctrines grossières, colportées par de

pauvres juifs, indignes d'esprits cultivés. Or, l'apologiste Justin se livre à des comparaisons entre les enseignements chrétiens et ceux des vieux maîtres. Ces enseignements s'accordent, pas d'opposition entre eux, mais la vérité révélée par le Christ complète les aperçus que les Anciens n'avaient fait qu'entrevoir. Que tous ceux qui croient à la sagesse grecque viennent donc au Christ, sa doctrine est la forme la plus haute de la philosophie.

Clément d'Alexandrie ne s'arrête pas à ces comparaisons. Il s'essaye à exposer la foi chrétienne en termes de philosophie. Il pense pénétrer davantage la vérité qu'il aime et il ne l'en aimera que mieux. Cette connaissance nouvelle et plus profonde des mystères c'est ce qu'il appelle la gnose, et de pieux disciples se pressent bientôt autour de lui pour en apprendre les secrets. Mais quelque pures que soient leurs ambitions, ce zèle n'est pas sans danger.

A traduire ainsi les enseignements de la foi en termes nouveaux, on risque de les trahir et de les fausser. Du Père Tout-Puissant, Créateur, personnel, dont la Providence suit chacun de nos actes, à l'Être indéfini et peut-être inconscient des philosophes, il y a un abîme; et il y a un abîme aussi entre le Verbe de saint Jean, consubstantiel au Père, et le *Logos* dont les néo-platoniciens font un intermédiaire entre Dieu et le monde. Aura-t-on la sagesse de corriger la philosophie à la lumière de la foi, ou fera-t-on la folie de plier la foi aux fantaisies des philosophes? Toute l'histoire des hérésies grecques est sortie de cette alternative et aussi toute l'histoire de ces conciles des premiers siècles qui, perpétuellement, s'emploient à reprendre les mots des philosophes, — substance, personne, nature, — pour écarter de la foi toutes les versions incorrectes. Puis, fidèles aux leçons de l'Eglise, des écrivains s'attellent à cette autre tâche de corriger et de refondre la philosophie pour l'adapter aux vérités chrétiennes, pour en faire comme le portique d'où l'esprit pourra entrevoir les perspectives magnifiques de la Révélation.

Jusqu'au XIII^e siècle, il y a ainsi, à travers l'histoire chrétienne, une nouvelle ligne de progrès continus.

Les notions philosophiques héritées des dernières écoles grecques sont l'objet d'efforts successifs qui en dégagent de mieux en mieux certaines notions que l'antiquité n'avait pu atteindre clairement.

Ces notions cependant sont fragmentaires, elles ne forment plus un système cohérent.

Les maîtres grecs d'où elles viennent ont disparu de l'horizon médiéval. Les monuments d'Occident ont sauvé de la ruine les restes de la culture latine; ils ne lisent pas le grec. Ainsi n'ont-ils plus la claire perception des principes d'où leurs notions devraient se déduire. Ils les possèdent, semble-t-il, et les répètent sans toujours les comprendre à fond. La clef qui leur ouvrirait le sens dernier des idées qu'ils manient un peu gauchement, qui les remettrait dans un ordre clair et logique, qui en ferait, en somme, proprement une philosophie où l'esprit se mouvrait dans la lumière de l'évidence, cette clef est chez Aristote. Ils l'ont perdue. Des fragments de philosophie leur restent, des pierres éparses, vestiges d'un monument ruiné. Ces pierres, ils ont pu les retailler, mais qui relèvera l'édifice? Il faudrait retrouver le plan que l'on ignore.

Et voici que ce plan, on le leur apporte, il vient d'Orient dans une gloire de légende. Les Arabes, installés dans les ruines de la civilisation grecque, lisent les traités que l'Occident ignore. Et sans doute, avec ces Arabes, en Espagne et en Palestine, l'Occident est en guerre. Mais à travers la ligne de bataille, il se fait de curieux échanges, et les échanges littéraires et artistiques ne sont pas les plus rares. On va donc réapprendre Aristote dans les écoles latines, on va retrouver, en étudiant le sens et la valeur précise des notions que l'on gardait. Sans doute, ces notions sont modifiées, mais un effort de réflexion ne pourrait-il reprendre à partir des principes toute la structure du système d'Aristote afin de l'orienter vers les idées neuves que la tradition chrétienne a formées? Effort gigantesque sans doute, auquel il faudrait à la fois une finesse égale à toutes les subtilités du génie grec, un élan de pensée que seule engendre l'union intime de l'âme avec les mystères divins.

En somme, au XIII^e siècle, les matériaux existent d'un vaste édifice intellectuel, guissant la révélation avec la réflexion philosophique en une synthèse harmonieuse. Mais ces matériaux sont encore épars ou réunis en quelques constructions provisoires. Ils attendent l'architecte, le maître de l'œuvre, qui réunira toutes ces pierres, pour en faire la vaste nef où l'Eglise pourra chanter à l'aise les hymnes de la foi durant les siècles à venir.

Saint Thomas fut cet architecte. Il est, dans l'ordre intellectuel, le contemporain et l'émule des artistes qui dressèrent, au cœur de

chacune de nos villes d'Europe, la demeure royale du culte catholique. Sa philosophie est la cathédrale de l'intelligence. Comme ses sœurs de pierre, elle monte droite et sereine vers le ciel, elle indique, aux âmes, le terme des espérances éternelles. Comme elles, au centre de la cité médiévale, elle est un point de ralliement. Les idées politiques, sociales, artistiques qui gouvernent une civilisation merveilleusement unifiée, merveilleusement consciente des lois de la vie sociale, toutes ces idées sont profondément imprégnées, à la fois, de christianisme et de philosophie scolastique.

Mais c'est par la philosophie qu'elles se définissent, tout comme c'est par la philosophie que les idées religieuses elles-mêmes se forment avec clarté.

Philosophie cette fois au sens le plus plein. Il ne s'agit plus de fragments, de pierres éparses. La doctrine thomiste forme un édifice complet, le plus complet que la réflexion humaine ait jamais réalisé. De toutes les questions que le XIII^e siècle pouvait se poser, elle n'en a omis aucune. Et toutes ses solutions se tiennent. Des principes, les uns formulés, les autres implicites, lui donnent une singulière cohérence. Dieu et la créature, l'âme et l'univers, la matière et l'esprit, la vie et le rêve, l'art, la politique tout se classe et s'organise en une vaste synthèse dont la révélation chrétienne et le culte catholique forment le couronnement. Est-ce à dire que cette philosophie se confonde avec les enseignements de l'Eglise? Au contraire, elle s'en distingue. Mieux que jamais, elle a formulé les relations qui subordonnent sans doute la raison à la foi, comme elle subordonnent la cité à l'Eglise, mais qui établissent en même temps, dans leur domaine propre, l'autonomie rigoureuse de la raison et de la cité temporelle.

Trop souvent, des hommes pleins de bonnes intentions opposent les faillites de la science aux certitudes de la foi. Il y a du vrai dans ces formules quand on sait les entendre, et que sous le nom de science on comprend seulement l'effort très partiel et très provisoire des sciences expérimentales ou des disciplines historiques. Ces mêmes formules deviennent fort dangereuses lorsqu'elles envisagent l'effort définitif et total de la réflexion. Elles sont directement contraires aux positions prises par saint Thomas.

D'autres esprits qui, également, se croient bien inspirés, vont répétant que le point de vue de la science n'étant pas le même que celui de la foi, la vérité de la foi et la vérité de la science peuvent très bien diverger et même se contredire. Idées plus fausses encore et proprement absurdes, que saint Thomas rencontrerait déjà sur son chemin et qu'il a condamnées avec une impatience qui ne lui était pas habituelle. Sans doute, la foi et la science se meuvent dans des plans différents; mais il y a un point central où ces plans se rencontrent dans l'unité de l'intelligence, et, sans se confondre, s'harmonisent.

La doctrine du salut, la vérité révélée au monde par le Verbe incarné ne se démontre pas, elle ne se pénètre pas par l'intelligence naturelle. La foi seule y accède dans une lumière mystérieuse qui prépare les clartés fulgurantes de l'au-delà. Mais, aidée par la grâce, la raison peut entreprendre, autour des réalités surnaturelles, un travail d'approximation. Sans atteindre jamais la compréhension du mystère qui l'aveugle de sa splendeur, elle dispose des notions qui le serrent au plus près, comme le polygone se rapproche du cercle sans jamais le rejoindre. Elle montre les convenances souveraines du surnaturel tout en respectant la gratuité absolue du don divin. La grâce ne nous est point due. Mais dans le monde où nous sommes, tout est fait pour la préparer; et la raison découvre, dans la nature et dans la conscience, les aspirations qu'elle vient combler.

Tout cela cependant ne se fait que par un affinement suprême des notions de la philosophie d'Aristote. D'un bout à l'autre de la synthèse thomiste, ce sont elles qui font régner l'ordre et l'unité. Ce sont elles, au fond, qui organisent l'intelligence médiévale et, par elle, la vie entière de la république chrétienne.

Ordre, harmonie, organisation, mots dont les promesses magiques fascinent une époque saturée d'anarchie. Ils pourraient, en vérité, exprimer l'essence de la civilisation médiévale. Mais il ne s'agit pas de cet ordre inférieur et presque animal que des positivistes voudraient appuyer sur je ne sais quel déterminisme fatal. Il s'agit d'un ordre spirituel et profond, tout entier dirigé vers l'assouvissement des plus hautes tendances de la raison et de la liberté.

Réussite unique, jusqu'ici, dans l'histoire du monde. Elle inspirait à Auguste Comte une nostalgie justifiée. Il n'avait que le tort de ne pas voir combien essentielles étaient à cette réussite la théologie et la métaphysique du moyen-âge.

La civilisation médiévale est-elle cependant, pour l'humanité,

un sommet qu'elle ne saurait jamais dépasser? Qui le prétendra. La synthèse thomiste est-elle le dernier mot de la réflexion? Rien ne permet de répondre à de pareilles questions. Il semble du moins que la condition première d'un progrès ultérieur eût été que l'on poursuivit les mêmes directions. A partir de saint Thomas, peut-être une tradition fidèle eût-elle pu enrichir sa synthèse de nouvelles trouvailles, dégager mieux encore la logique de ses idées maîtresses, relier à sa doctrine les immenses progrès matériels et les découvertes scientifiques de ces derniers siècles.

Rien de tel ne s'est fait. Il serait long d'expliquer quelles furent les causes de la décadence rapide qui atteint, presque aussitôt après saint Thomas, la philosophie scolastique aussi bien que la civilisation médiévale. Deux siècles plus tard, la scolastique est morte. Seuls les théologiens, dans l'ombre des cloîtres, montent la garde autour de son souvenir. Le monde l'a oubliée, depuis Descartes il est à la recherche de philosophies nouvelles, il recommence à chaque génération des expériences sans issue.

Turnons les feuillets de l'histoire. Il faut descendre jusqu'à nos jours pour voir quelques hommes reprendre le fil brisé de la tradition sur le mot d'ordre donné par Léon XIII.

Il y a dans l'Evangile de saint Luc une page bien vivante, celle qui nous raconte comment le Maître divin, après avoir prêché la foule, debout dans la barque de Pierre se tourna vers le pêcheur et lui dit : « Va vers la haute mer et jette tes filets ». Pierre aussitôt de s'écrier : « Mais Seigneur, durant toute la nuit nous avons travaillé et nous n'avons rien pris. Sur votre parole, malgré tout, je jeterai les filets ». Et c'est la capture merveilleuse, les filets rompus sous la charge, et tous les pêcheurs du lac appelés en renfort pour vider les barques trop pleines.

N'est-ce point l'histoire de la restauration du Thomisme dans les écoles catholiques?

Des hauts de la Vaticane une parole est descendue : « Revenez à la scolastique, revenez à la tradition. » Mais à l'heure où Léon XIII formulait cette consigne, combien parmi les écrivains ou les maîtres auraient volontiers répondu :

« Très Saint Père, voici une longue nuit de quatre siècles que des générations fidèles d'ecclésiastiques gardent la mémoire de la scolastique; le monde qui vit s'est détourné d'elle; à son actif, elle n'enregistre aucune conquête; mieux que cela, son nom est devenu synonyme de verbiage vide et d'inutile discussion. Que voulez-vous que nous allions faire, au grand soleil de la pensée contemporaine, en promenant cet épouvantail. »

A vrai dire, lorsque la scolastique a sombré, au moment de la Renaissance, dans le mépris de tous les gens de goût, n'était-ce pas de sa faute? Elle s'est obstinée à parler un jargon barbare qui outrageait grossièrement les oreilles affinées des humanistes. Aux progrès de la science expérimentale, elle n'a su qu'opposer une indifférence scandaleuse, préférant relire dans de mauvaises traductions d'Aristote la description des phénomènes naturels, alors qu'on les observait à côté d'elle, à même le réel, par mille procédés nouveaux et féconds.

La scolastique du XVI^e siècle, celle dont Luther s'est nourri durant ses années d'études; plus tard même, la scolastique péniblement renouvelée du XVII^e, celle qu'on enseignait au jeune Descartes, au collège de La Flèche; ces doctrines lourdes, surchargées de traditions mal comprises, toutes semées de germes dissolvants, peuvent être jugées responsables, par leur insuffisance, de tout le désarroi de la philosophie moderne.

Mais Léon XIII ne voulait pas qu'on s'accrochât à ces vaincus. Il voulait une manœuvre plus salutaire et plus difficile. Par delà la scolastique décadente, il voulait remonter, tout droit, jusqu'au Maître dont le rayonnement triomphal avait illuminé le moyen âge à son plus brillant sommet. Saint Thomas d'Aquin était la source à laquelle il voulait qu'on puisât la doctrine, dans sa fraîcheur première.

Saint Thomas, cependant, était très loin de nous. Sans doute il avait exercé sur son temps une véritable dictature intellectuelle. Mais que pouvait-il faire aujourd'hui?

Tout d'abord, on ne le connaissait pas. Son œuvre dormait, dans de vieux in-folio sous la poussière des bibliothèques claustrales. Il fallait la relire; il fallait, pour en saisir le sens, reconstituer le milieu où elle exprima, un jour, une pensée vivante, actuelle, toute chaude des luttes ambiantes. Et quand cela serait fait, le thomisme ainsi restitué dans sa forme la plus authentique pourrait-il vivre en plein XIX^e siècle? Ne serait-il pas comme ces momies, que des archéologues découvrent, merveilleusement conservées,

dans l'enveloppe hermétique de leur triple cercueil? Un instant la lumière qui les touche semble rendre aux chairs embaumées aux étoffes soyeuses, l'éclat de leur passé. Mais au moindre souffle, tout s'écroule en une poussière indistincte.

C'était moins la lettre, le détail nécessairement périmé, que l'esprit éternel et l'essence profonde du thomisme qu'il fallait retrouver, s'assimiler par un effort de réflexion personnelle, puis revivre dans une forme neuve, adaptée aux besoins d'aujourd'hui.

« Repenser le thomisme », telle était l'heureuse et forte formule que M^{gr} Mercier, il y a quarante-trois ans, inscrivait à Louvain en tête de son programme de recherches. Elle est, à présent, le mot d'ordre de nombreuses phalanges de travailleurs dans l'univers catholique. Mais ceux qui, les premiers, prirent l'initiative de la proposer couraient à une aventure bien risquée. Ils allaient s'avancer seuls sur une étroite crête, exposés de droite et de gauche à des tirs de barrage conjugués. Les uns, fiers de tout l'orgueil moderne, criblaient de leurs sarcasmes ces chevaliers des vieux âges. Les autres, confortablement embusqués dans les tranchées d'un conformisme verbal, les attendaient à tous les détours, pour découvrir dans leurs paroles quelque désaccord apparent avec les enseignements de la tradition.

Ah! certes, il eût été plus commode de répéter simplement, en les ornant d'un bref commentaire, les brocards latins, extraits de saint Thomas, que l'on se passait depuis longtemps dans les manuels théologiques. Et pour que le commentaire lui-même ne pût être en rien suspecté par personne, il était un procédé fort simple : qu'il fût latin comme le texte employé, et qu'il ne contint rien au delà. Mais, sous des apparences de fidélité littérale, c'eût été bien certainement trahir les intentions de Léon XIII. Il fallait faire tout autre chose : dégager les ressorts secrets du thomisme de l'appareil latin et médiéval qui les recouvre. Il faudrait en même temps poser les questions philosophiques avec les penseurs d'aujourd'hui; il faudrait suivre soigneusement tous les méandres de leurs réflexions subtiles et déliées. Les problèmes ainsi poussés au comble de leur acuité, il faudrait découvrir les ressources que la vieille tradition offre pour les résoudre. Ainsi, vraiment, on la ferait revivre sous nos yeux. Ce serait très exactement comme le greffage d'un rameau choisi sur les pousses jeunes et vigoureuses d'un sauvageon. Par la fente ouverte des problèmes qui tourmentent les philosophes d'aujourd'hui, la sève bouillonnante de la pensée moderne se précipiterait dans les canaux de la tige ancienne; gonflée de cette sève, la néo-scholastique grandirait parmi les doctrines contemporaines, aussi fraîche, aussi neuve, plus jeune que ses concurrentes.

Serait-ce le succès? On n'en pouvait rien savoir, mais il n'était possible qu'à ce prix. Les risques ne manquaient pas. Mais, pour réaliser les intentions de Léon XIII, il n'y avait pas d'autre voie. Il fallait résolument pointer vers la haute mer et, là, seulement, jeter les filets, dût-on s'en faire naufrage et périr.

Et le succès est venu. C'est la pêche miraculeuse. Saint Thomas n'est plus seulement le maître incontesté de l'enseignement catholique. Il est aujourd'hui un auteur classique dans toutes les universités. On a célébré le centenaire de sa canonisation dans les vieilles citadelles anglicanes d'Oxford et de Cambridge. On l'a célébré à l'Université libérale de Manchester, dans les universités officielles d'Italie et d'Espagne.

Tandis que les catholiques tenaient coup sur coup, à Rome, la semaine thomiste de 1924 et le congrès thomiste international de 1925, à Naples un congrès international de philosophes de toutes les opinions donnait un souvenir de saint Thomas une place de premier plan et le célébrait en parallèle avec le centenaire de Kant, le maître par excellence du XIX^e siècle.

Une thèse familière aujourd'hui aux historiens de la philosophie fait même de saint Thomas le premier initiateur de la pensée moderne.

* * *

Assurément, la résurrection du thomisme est un des principaux événements intellectuels de l'heure où nous sommes. C'est un événement qui déborde par son retentissement les limites des écoles catholiques et les limites mêmes de l'Eglise. Qui peut en mesurer les conséquences?

Il règne chez les penseurs d'aujourd'hui tant de lassitude et tant d'hésitation. Il émane de ce système rigoureux et complet une telle force persuasive qu'il n'est pas absurde d'espérer qu'une fois de plus le progrès philosophique reprenne sa marche dans le sens de la tradition.

Pour nous, du moins, la doctrine thomiste sera le centre d'une culture catholique vraiment supérieure. Elle permettra cette réflexion définitive qui reliera, dans une pleine clarté notre foi religieuse à l'ensemble de notre culture intellectuelle.

Sans doute, celle-ci est faite, pour une bonne part, de notions scientifiques, voire même de notions politiques ou artistiques dominées par la philosophie moderne. Mais puisque la scolastique renaissante se mêle au mouvement de la philosophie moderne et confronte ses doctrines aux systèmes d'aujourd'hui, pourquoi ne donnerait-elle pas, de la vie et de la pensée contemporaine, une synthèse inspirée des principes de saint Thomas?

Dès lors, à travers ces principes, elle reliera toutes choses à la doctrine réédifiée.

Certitudes et méthodes des sciences, découvertes de l'histoire et de la préhistoire, théories sur l'évolution de la nature et le progrès de l'humanité, circonstances renouvelées de la vie économique et sociale — tout cela est en voie de s'unir de nouveau, autour de la vérité chrétienne, en un tout harmonieux de pensée claire et logique.

Comme au temps de saint Thomas, armés des principes qu'il nous a laissés, pénétrés de son esprit, des travailleurs nombreux ont recommencé de construire un vaste édifice de synthèse catholique adapté aux besoins du monde présent.

Dès cet édifice, il ne m'appartenait que d'entr'ouvrir les portes. D'autres se chargeront d'en montrer l'ordonnance et les richesses.

Tous mes vœux les suivent dans cette tâche aussi belle que délicate.

Chanoine L. NOËL.

Professeur à l'Université de Louvain.

Charles Maurras et le sentiment de la mort

ÉBAUCHE D'UN ESSAI (1).

L'œuvre de Charles Maurras est née d'une ardente méditation sur les conditions nécessaires à l'évolution et à la vie de l'œuvre d'art. C'est en réfléchissant sur les lois propres de l'esthétique qu'il découvrit les premiers linéaments d'un art de vivre; puis rejoignant par cette voie hautaine les principes du bien commun qui s'imposent à l'individu comme à la société, il élargit sans cesse le champ de son regard jusqu'à intégrer dans la défense de la patrie les intérêts du genre humain tout entier. Ainsi réduite à la courbe d'une unité vivante, cette œuvre laisse pourtant échapper son secret, ce caractère essentiellement tragique qu'elle emprunte aux conditions où elle eut à se définir et à se développer.

Du tragique, elle a non seulement les grandes beautés violentes, ces sombres fulgurations qui semblent tout à coup éclairer l'avenir, plonger au fond de nos destins, cette âpre véhémence d'une raison qui paraît prophétique à force d'être lucide; tragique, elle l'est en quelque sorte par essence. Et les événements de notre propre histoire, tous ces drames qui ont marqué nos vies, bouleversé notre planète souffrante, ne sont que le prodigieuse atmosphère d'une tragédie plus intime, et dont l'âme, l'esprit, la volonté d'un homme ont été le théâtre.

Sans doute fallait-il que le dur temps présent ses mena-

Extrait du volume que le « Le Capitole » vient de consacrer à Charles Maurras.

(1) Sans livres et sans notes, je dois me borner à indiquer ici quelques points qui devront être repris et illustrés par des textes précis.

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE
SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La neuvième conférence sera donnée le MARDI 19 JANVIER, à 5 heures, par le M. René BENJAMIN.
CARTES : 10 francs.

La Conférence de M. LÉON DAUDET
aura lieu le mercredi 27 janvier, à 6 heures, au Palais du Trocadéro, 17, avenue de la Toison d'or.
SUJET : *Le stupide XIX^e siècle.*
Cartes en vente au prix de 25, 20, 15 et 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBURG,
tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

ces, ses périls, informassent cette âme pour qu'elle prit conscience de la vocation qui était en elle. Reste qu'elle l'a découverte en son for intérieur et que c'est en songeant à sa propre destinée qu'elle s'est fixé sa mission. Pour qui souhaite en saisir le rythme profond, l'unité mystérieuse, toute l'œuvre de Maurras semble sortir d'une *méditation sur la mort*. Méditation soustraite aux espérances surnaturelles, résolument bornée aux horizons de la terre, tout ensemble éblouie par l'œuvre de l'homme, par sa lente victoire, en lui, autour de lui, sur les forces aveugles de la nature, et terrifiée par la fragilité de cet homme, l'instabilité de cette œuvre, par ce poids qui l'entraîne vers la dissolution, vers le néant.

Grandeur de l'homme, misère de l'homme. Voilà ce qu'un Maurras, tout comme Pascal, découvre dès que ses yeux se portent sur le spectacle du monde. Mais la solution pascalienne n'est plus recevable pour les fils de l'agnosticisme moderne. Pour une âme bien née, il ne reste de charité qu'à l'endroit du genre humain. Ce n'est donc pas à Dieu que l'homme ici est ordonné comme à sa fin suprême; c'est à son œuvre propre, hypostasiée dans la civilisation, conçue comme sa destination et sa raison finale, et à laquelle l'individu doit être résolument sacrifié (1).

Le secret de cette positivité héroïque — qui est le climat propre de l'œuvre de Maurras — qu'est-il donc en dernière analyse? Une intime protestation contre la mort (2). Cette protestation, ce refus de mourir, nous la sentons passer à travers toute cette vie. Elle compose le thème où s'alimente l'aventureuse songerie du poète qui renouvelle le mythe de Prométhée; elle se roidit sous la pitié qui s'afflige devant tant de jeunes victimes offertes à des causes sacrées. Mais plus encore, elle inspire et elle motive toute une doctrine politique, sociale, esthétique, perpétuellement dressée contre tout ce qui tend à amoindrir, à dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref à introduire des germes mortels dans les esprits, dans les institutions, dans l'homme comme dans la cité.

A cette lueur tragique, dont les sortilèges d'un art enivré d'hellénisme ont su faire une lumière d'apparence sereine, nourrie de l'huile de l'expérience, brillante des feux de la raison, tous les textes maurrassiens s'éclaircissent en profondeur et prennent une intensité singulière. Ses colères, ses amours, ses passions citoyennes, ses ferveurs et jusqu'à ses dégoûts, rien qui ne soit traversé de ce sentiment pathétique, aussitôt transformé en cette volonté tendue : *On peut ne pas mourir*. Voilà les mots qui sont inscrits à chaque

(1) La sociologie ou plutôt la société, ainsi placée au sommet de l'ordre humain, contient, *en fait*, le catholicisme, son ordre, son histoire, ses moteurs moraux et métaphysiques.

(2) A ce propos, Charles Maurras nous rappelle un souvenir d'enfance vraiment curieux : « Je pouvais avoir six ou sept ans, nous dit-il, j'étais agité, parfois bouleversé par une petite *Histoire de France*, demandes et réponses, tout ce qu'on peut imaginer de sec et de froid, mais on passait les grands règnes et les grands hommes. Ce qui me les gâtait, c'est qu'ils mouraient tous. Charlemagne fut cependant mon homme jusqu'au jour où je m'aperçus que la phrase : « Il s'éteignit à Aix-la-Chapelle », voulait dire qu'il avait aussi subi le sort commun. Je du me rabattre sur un obscur carolingien dont on avait oublié de donner la date de décès. Il fut longtemps pour moi le véritable victorieux de l'Histoire. »

page de l'œuvre de Charles Maurras, de cette œuvre toute mobilisée contre les puissances de mort, qu'elles se nomment individualisme ou romantisme, démocratie ou révolution. Sous la sensualité même qui gonfle et dore ses plus riches cadences, au détour d'une phrase qu'anime le plus beau sang, on voit battre ce mortel trisson; car nul ne sait si bien comment une réussite heureuse — qu'il s'agisse d'un poème ou d'une civilisation — est prompt à se défaire, pour peu qu'elle s'abandonne. Ne consentir aucun abandon, protéger, sauver, transmettre le capital humain, dompter les exigences de l'individu, tout reporter au bien général qui est le bien commun, tâche incessante où se dépense une ardeur surhumaine que la seule volonté anime...

Cette volonté, ce beau génie l'a fait passer dans l'âme des meilleurs fils de la patrie. Il n'est pas de bénéfice que le genre humain tout entier ne puisse tirer de son conseil. La civilisation sait désormais qu'elle est « mortelle »; elle ne vivra que dans la mesure où elle voudra ne pas mourir. Les conditions en sont écrites à toutes les lignes que Maurras a signées.

HENRI MASSIS.

L'originalité dans l'Art et dans les Lettres

La recherche de l'originalité, chez les écrivains et les artistes contemporains, décèle une préoccupation ignorée des anciens. Avant le XIX^e siècle, on écrivait, on peignait, on composait de son mieux une dissertation, une tragédie, un oratorio; mais nul n'avait souci de créer un style nouveau, inouï, qui étonnât le public. Même quand, sous la poussée du génie, il créait du neuf, l'auteur s'inquiétait de rester traditionnel; il tâchait de surpasser les autres, mais en restant dans la même ligne qu'eux. Le style se transformait, évoluait, mais, lentement, par une marche naturelle et graduée comme il convient dans une société normale et bien ordonnée.

Que s'est-il passé? Le nivellement général vers lequel glisse notre démocratie fait peu à peu disparaître toute particularité dans le monde civilisé. Nous constatons dans tous les pays l'uniformisation des habitudes, des mœurs, des coutumes nationales et de tous les aspects extérieurs de la civilisation; partout aussi la médiocrité morale, l'absence de caractère et de volonté. Au point de vue pittoresque, décadence générale; la beauté disparaît peu à peu et l'américanisme gangrène le monde.

Or, la recherche de l'originalité chez l'intellectuel n'apparaît comme l'effort de l'individu, effort désespéré, pour se distinguer de la masse. Elle est née en contradiction de l'individualisme égalitaire.

Marquons d'abord la différence qu'il y a entre l'originalité et la personnalité, deux notions que le langage courant confond toujours. Dans sa magnifique étude sur Luther, Jacques Maritain déplore la confusion que le monde moderne, depuis la Renaissance, a faite entre l'individu et la personne humaine. La philosophie médiévale distinguait très bien ces deux termes qui doivent se

comprendre comme suit : l'individu c'est l'homme, infime unité, simple numéro dans le total de l'humanité, de la nation, de tout ensemble d'hommes, considéré comme organisme vivant. L'individu en est la cellule et chaque individu a exactement la même importance. Comme élément constitutif d'une nation, par exemple, l'individu doit se sacrifier à la communauté, et sa valeur compte donc pour très peu de chose. C'est une dépréciation — nécessaire sans doute — de la *personne* humaine. Cette personne au contraire suppose chez l'homme une valeur propre, différente de celle du voisin, des qualités morales d'intelligence et de cœur. Si l'individu se doit à l'ensemble, à la nation, par contre celle-ci ne travaille que pour le bien de la personne humaine et lui reconnaît tous ses droits. Les individus sont égaux, les personnes sont essentiellement inégales. Beaucoup d'hommes ne comptent guère que comme individus tant leur personnalité est peu développée, mais ils sont perfectibles sous ce rapport. L'individualité serait surtout d'ordre matériel et extérieur, la personnalité d'ordre moral, plus intime, plus profond, ne se révélant que peu à peu et d'une manière différente chez chaque homme.

Ce que nous appelons *originalité* ne serait que la somme des particularités extérieures par lesquelles un individu — par nature ou par effort — arrive à se distinguer de la masse insignifiante et à exhiber quelque chose de sa personnalité ou de ce qui peut en donner le change. Le même sujet peut n'avoir qu'une faible personnalité; tout comme un homme très personnel peut n'être que médiocrement original. Les deux qualités d'ailleurs peuvent se rencontrer à un degré éminent chez le même homme.

Veut-on quelques applications : tous les vrais écrivains, philosophes ou artistes sont de fortes personnalités; un très petit nombre sont originaux, c'est-à-dire se distinguent nettement par des particularités extérieures. Pascal dit : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » N'est-ce pas là — sous la plume d'un des plus hautes personnalités — la condamnation de l'originalité extérieure. Plus loin, il dira : « Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien »; autre trait contre l'individualisme exagéré du style.

Sans doute, cette pensée de Pascal nous ne la ferons plus tout à fait nôtre. Les tendances individualistes que nous respirons à pleins poumons font que nous aimons bien trouver des particularités, des originalités de pensée et de style dont nous apprécions la saveur surtout chez les talents secondaires. Mais lorsque on est en présence de certaines vraies *personnalités* on leur sait gré de ne pas s'embarrasser de ces ornements superflus. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de méconnaître les mérites réels d'une originalité native et sans recherche, qualité rare, qui renforce la personnalité. Nous disons que cette qualité n'est pas indispensable à l'artiste, au poète. Il suffit que celui-ci révèle des dons personnels dans la mesure de sa puissance. De grandes personnalités se sont passées de la qualité d'être originales : je citerai au hasard Bossuet, Racine, Chateaubriand, Lamartine. Leur style est très personnel mais pas original au sens où nous l'entendons. Nous goûterons un exquis parfum d'originalité chez Lafontaine mais généralement cette qualité ne s'est développée qu'au cours du XIX^e siècle. Aujourd'hui que la recherche en est une hantise, il est très intéressant de noter que des auteurs aussi personnels que Paul Bourget, Charles Maurras et combien d'autres, ne s'en sont pas souciés. Ils semblent écrire la langue de tout le monde... mais combien mieux pourtant!

Chez le philosophe et le penseur l'originalité peut être une tare. Le philosophe nous doit la vérité pure. Si — pour être original — il soutient des paradoxes, il pêche. Le géant qu'est saint Thomas d'Aquin n'est pas original du tout : il expose le plus clairement possible la philosophie du simple bon sens. Les théories politiques

de Maurras ne sont pas neuves : on peut les admettre ou les rejeter; ici, la seule chose intéressante est de savoir si elles sont vraies ou non. La nouveauté en ces matières peut être un vice radical.

Revenons à l'individu. Atome sacrifié de la communauté, il réagit et se venge de son sort modeste par un féroce égoïsme. Plus, il se voit un rien dans le tout, plus il veut être tout et rapporter le reste à soi. L'artiste ou l'homme de lettres voudra faire parler de lui à tout prix; il y a deux moyens : courir après la richesse, l'honneur, l'influence et, pour cela, descendre au niveau des goûts médiocres du public; c'est le système de l'arriviste. L'autre système suppose au contraire le mépris du public et crée la réputation par le heurt contre toutes les idées reçues. La recherche de l'original est ici à la base. Ce dernier système a au moins ce mérite de décèler plus de vanité, voire de naïveté, que de cupidité ou d'immoralité. C'est parmi ses adeptes qu'il faut ranger bon nombre d'artistes, écrivains, peintres ou musiciens, ayant parfois un vrai talent malgré cette tare.

Heureusement, entre ces deux catégories, nous trouvons une production consciencieuse et digne qui ne s'inquiète que de bien faire sans souci du goût *actuel* (et combien passager!) des esthètes ou du public, même cultivé, et qui ne songe pas plus à bousculer qu'à flatter ce public. Parmi cette belle théorie d'artistes ou d'hommes de lettres nous découvrirons plus souvent la personnalité que l'originalité. Pourquoi? Parce que, si l'originalité est d'essence inférieure à la personnalité, elle est aussi plus rare. Je suppose ici l'originalité véritable, native, et non celle qui, artificielle, naît du désir de percer à tout prix.

Une remarque s'impose : l'originalité est éphémère tandis que la vraie personnalité demeure. Les trouvailles d'écriture de Beethoven n'ont plus pour nous qu'un intérêt historique; sa personnalité se dresse immortelle. Plus près de nous, les audaces inouïes de Wagner sont devenues d'usage courant, et la foncière originalité de Debussy a créé un poncif insupportable; et nul ne peut plus se croire original pour oser écrire des suites de quintes ou de quartes. La polytonalité est un procédé bon ou mauvais d'après les cas; elle nous paraît encore très originale, mais ne le sera plus demain. Peter Benoît est peut-être le premier qui en ait usé, et son ouverture de la *Pacification de Gand* présente des passages où trois tons se superposent aussi franchement que chez Honegger. Cela était vraiment original en 1876! Les audaces de Berlioz font presque sourire de nos jours.

Qu'est-ce qui auréole le jeune Honegger d'une gloire naissante, et qu'est-ce qui fait paraître son *Roi David* comme une œuvre géniale sinon parfaite? C'est, pour une part, son originalité dans la tournure mélodique, l'instrumentation et l'harmonie (qualité, extérieures); mais ce qui la sauvera de l'oubli c'est le souffle, c'est l'émotion qui l'anime, en d'autres mots, c'est la personnalité qui s'y révèle et qui s'impose à nous. D'ailleurs, plusieurs des pages les plus impressionnantes de cette œuvre se rapprochent beaucoup du style traditionnel et sont, sous ce rapport, moins originales.

Ne pourrait-on pas parler de même au sujet de Paul Claudel et de bien d'autres encore?

Une remarque des plus curieuses : dès qu'un procédé vraiment nouveau apparaît, une foule d'artistes croient participer à son originalité en l'imitant. L'erreur n'est pas d'adopter des procédés nouveaux, qui enrichissent l'expression artistique, mais bien de prendre cette imitation pour de l'originalité. Le procédé n'est qu'un outil.

En résumé :

L'égalitarisme a produit par réaction la recherche et le culte de l'originalité. Celle-ci est d'ordre extérieur et passager; elle reste en-dessous de la personnalité à laquelle cependant elle peut apporter son appoint.

Il serait intéressant de parcourir le domaine immense des lettres

et des arts à la lueur de cette distinction d'ailleurs discutable. Nous ne faisons ici qu'entr'ouvrir une porte et laissons à d'autres le soin d'explorer la maison.

JOSEPH RYELANDT
Directeur du Conservatoire de Bruges.

Largeur de vues et fermeté de principes

L'une n'exclut pas l'autre. Au contraire. La sécurité intellectuelle permet une grande liberté d'application et d'appréciation. Trop de gens confondent la fermeté avec la raideur. La raideur est une faiblesse.

Ces réflexions reviennent à l'esprit en lisant le communiqué de l'Action catholique italienne à propos du projet de loi fasciste sur le syndicat unique.

On sait que l'Action catholique italienne est l'organisation générale des catholiques italiens sur le terrain de la défense et de la propagande religieuses, en dehors, donc, de l'action politique et des mouvements purement économiques. Sa Sainteté oblige tous les intéressés à se rattacher aux centres paroissiaux, diocésains et national de l'Action catholique italienne. C'est un véritable monopole, constitué officiellement par l'Eglise, de l'apostolat laïque organisé. Les directives du Comité central de l'Action catholique italienne ont, dès lors, une importance et une autorité exceptionnelles. Elles sont toujours publiées et commentées par la presse catholique et par un bon nombre de journaux indifférents à la religion ou du moins faisant profession d'indépendance à l'égard de l'Eglise, tels que la plupart des journaux fascistes.

L'avis du Comité central de l'Action catholique italienne sur la réorganisation fasciste de la vie corporative était attendu avec une curiosité et un intérêt particuliers. Le Saint-Père, lui-même, dans sa dernière allocution consistoriale, ayant fait des réserves et exprimé des regrets au sujet de ce projet de loi, on prévoyait que le Comité de l'Action catholique allait en parler et le condamner avec une grande liberté. Ce n'est un secret pour personne que les membres de ce Comité central ne portent pas le fascisme dans leur cœur.

* * *

Mais ceux qui attendaient un coup d'éclat ont été déçus. Les dirigeants de l'Action catholique italienne ont pris bien soin, avant de rédiger leur communiqué, de laisser de côté leurs préférences et leurs répugnances politiques, afin de ne tenir compte que de la doctrine catholique et des intérêts de l'Eglise. De toute la doctrine catholique et de tous les intérêts de l'Eglise, certes, mais uniquement de cette doctrine et de ces intérêts. Ils n'ont pas commis la faute, hélas! assez fréquente parmi les catholiques, de confondre trop la doctrine et les intérêts de leur parti avec la doctrine et les intérêts de l'Eglise.

Ils ont reconnu franchement — et cette reconnaissance ne manque pas de courage et de cranerie quand on pense que les violences fascistes ont laissé tant de rancoeur dans l'âme de bien des chefs et des propagandistes du mouvement social chrétien, auxquels s'adressent tout spécialement les directives du Comité central de l'Action catholique — ils ont donc reconnu que la tentative actuelle du Gouvernement fasciste dans le domaine corporatif

est la plus hardie et la plus antilibérale qu'on ait osée depuis la chute des régimes politiques chrétiens. Ils félicitent le Gouvernement fasciste de rompre si résolument avec l'agnosticisme, condamné par Léon XIII dans *Rerum Novarum*. Non, l'Etat ne peut pas déclarer, à la mode libérale, que toutes les doctrines sociales et que toutes les organisations sociales lui sont indifférentes, qu'il leur laisse à toutes une entière liberté et qu'il pratiquera, aussi loin qu'il pourra à leur égard, la politique de l'égalité et l'impartialité. L'Etat a le devoir et la mission de sauvegarder et de promouvoir l'intérêt général. Il doit, par conséquent, se préoccuper de la conformité des mouvements sociaux avec l'intérêt général. Son droit d'intervention et de limitation est indéniable. Il peut poser des conditions à l'organisation professionnelle.

Jusqu'ici, la doctrine sociale catholique suit le Gouvernement fasciste. La doctrine sociale catholique est nettement antilibérale. Mais elle refuse d'avancer plus loin. Elle refuse de reconnaître à un gouvernement le droit de créer un monopole en faveur d'une organisation syndicale déterminée. Qu'il impose des conditions générales d'organisation syndicale, mais qu'il ne fasse pas d'une institution professionnelle, une institution d'Etat. L'Eglise revendique la liberté d'organisation professionnelle.

Le Comité central de l'Action catholique italienne exprime l'espoir que le Gouvernement fasciste revisera sa loi corporative dans le sens de la liberté.

Nous devons noter encore une nuance du communiqué que nous analysons. Précaution de prudence et d'exactitude. L'Action catholique italienne revendique la liberté d'organisation professionnelle dans les circonstances actuelles. Elle n'en fait pas un principe absolu, valable dans tous les cas et dans toutes les conditions.

* * *

Mais les catholiques italiens n'attendaient pas seulement des directives doctrinales et théoriques. La loi fasciste sera vraisemblablement promulguée et appliquée sans grandes modifications. Les modifications que demande le Comité de l'Action catholique, il ne les espère pas immédiatement. Quelle devra donc être l'attitude des ouvriers, des agriculteurs, des industriels et des propagandistes catholiques à l'égard des corporations fascistes, qui vont être investies d'un caractère officiel, et représenter à elles seules les intérêts de la production et des différentes catégories de producteurs auprès du Gouvernement? Faudra-t-il les combattre, directement ou indirectement? Faudra-t-il défendre ou permettre aux catholiques d'en faire partie, les engager à y entrer ou les en dissuader?

Ici, encore, grande largeur de vues. D'après le texte de loi, tel qu'on le connaît à présent, déclare le Comité de l'Action catholique, il semble que les corporations fascistes ne seront pas en opposition formelle avec les exigences essentielles de la doctrine sociale catholique.

Mais ceci ne contredit-il pas tout ce qui vient d'être dit contre le monopole corporatif institué par la nouvelle loi? Non, car le reproche demeure adressé aux législateurs d'avoir violé la liberté d'organisation professionnelle. Il ne s'agit plus, dans cette seconde partie, de la liberté d'organisation. Il s'agit d'apprécier, du point de vue catholique, les corporations fascistes. Sont-elles condamnables? Les chefs de l'Action catholique n'osent pas le prétendre, du moins en principe.

Ce que l'on peut et ce que l'on doit affirmer, c'est l'insuffisance de ces corporations, c'est leur infériorité, du point de vue doctrinal et moral, à l'égard de corporations chrétiennes. Car le fascisme se tient exclusivement au point de vue national. Il y a un point de vue plus haut auquel un catholique ne peut négliger de se pla-

cer également, le point de vue moral et religieux. Et le danger est très grand, en ne tenant point compte des intérêts supérieurs, d'exagérer l'importance et la souveraineté de l'intérêt national. C'est le danger du nationalisme, dénoncé par Pie XI dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*.

Pour résumer, voici donc l'attitude pratique conseillée aux catholiques italiens par leur Comité central. Il ne leur est pas interdit, en principe, d'appartenir aux corporations fascistes. L'interdiction ne pourrait être promulguée que si on constatait qu'effectivement ces corporations sont en contradiction positive avec la doctrine et l'esprit catholiques. Dans tous les cas, l'organisation fasciste doit être considérée comme insuffisante pour les catholiques. Ils auront à cœur d'appartenir à une organisation professionnelle catholique. Même si la loi accorde le monopole de la représentation officielle aux corporations fascistes, elle ne peut interdire et elle déclare expressément que son intention n'est pas d'interdire à d'autres organismes professionnels de défendre et de servir les intérêts religieux, moraux et même, dans une large mesure encore, matériels de leurs affiliés.

LOUIS PICARD.

L'idée de Dieu dans l'œuvre de Maurras

Une protestation du Père Valensin.

Le Directeur de cette revue me communique la lettre suivante :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

» Dans le numéro du 25 septembre 1925 de *La revue catholique des idées et des faits*, M. Fernand Deschamps m'accuse tout bonnement d'avoir commis « un faux matériel et moral », en citant d'une manière incomplète et qui en dénaturerait le sens, une page de M. Charles Maurras sur l'idée de Dieu. Cela, ajoute-t-il, « sans avertir le lecteur ne fut-ce que par quelques points qui indiqueraient l'omission d'une sentence, jugée sans importance en vue du but poursuivi ». Or, la citation qu'incrimine ainsi M. F. Deschamps porte précisément un pointillé qui en marque le caractère fragmentaire (1). Il est vrai que ce pointillé se trouve deux lignes plus loin qu'il ne faudrait; mais, comme là où il est, il n'a rien à faire, la moindre bienveillance suffirait pour s'apercevoir que le glissement en est dû au prote, ce qui apparaît d'autant plus naturel, que la citation s'interrompt à un tournant de page. M. Fernand Deschamps, sans s'étonner de l'existence d'un pointillé, là où l'intégrité de la citation n'en appelle point, préfère supprimer purement et simplement tout pointillé. Il se rend ainsi coupable « d'un faux matériel » dans la reproduction du texte même, qu'il prétend censurer. A-t-il visé quelque effet sensationnel sur le lecteur inattentif? Je préfère supposer sa bonne foi. Mais tout le monde estimera sans doute, qu'il emprunte le langage de la chicane plutôt que celui de la justice.

» Quant à l'accusation de « faux moral », il est d'autant plus aisé d'en admirer la légèreté, que la confuse exégèse de M. Fernand Deschamps réussit moins à dégager l'athéisme de son maître de toute compromission avec le naturalisme politique, déjà condamné par l'Eglise. Quelle que soit la volonté secrète de M. Charles Maurras, l'idée de Dieu que dans son œuvre, et notamment ici, il repousse, comme un danger social, c'est l'idée chré-

tienne et catholique de Dieu, celle qui n'inspira point seulement une fois en passant les protestations d'une Antigone, mais souleva de siècle en siècle, contre les principes mêmes de la Cité antique, la conscience des martyrs. Ce n'est pas une question de régime politique qui est en jeu, mais la question de l'essence même de la religion. Un incrédule peut s'y méprendre, et rester sincère, en louant dans la Rome de nos Papes, celle des Césars. Mais le disciple du Christ ne saurait, me semble-t-il, pactiser avec ces théories anti-religieuses, sans risquer de sacrifier la loyauté d'une doctrine aux équivoques d'un parti.

Veuillez agréer, ...

ALBERT VALENSIN, S. J.
Professeur à la Faculté de Théologie
de Lyon.

Réponse au Père Valensin.

Je ne suis pas assez pointilleux pour chercher chicane au Père Valensin, à propos de son pointillé. Que celui qui n'a jamais été la victime d'un prote inattentif lui jette la première pierre! Quant au fond du débat, le Père maintient et aggrave son interprétation. Moi aussi je maintiens la mienne. Le Père Valensin affirme que dans le passage litigieux, Maurras vise à la fois le Dieu chrétien et catholique. A cela je répons : Pardon, à tort ou à raison, Maurras distingue. Il attaque le déisme non catholique : le déisme juif protestant, celui de Rousseau et des romantiques.

L'idée de Dieu interprétée par la fantaisie individuelle lui paraît plus dangereuse pour la raison comme pour la cité que la polythéisme païen : *Tel est, écrit-il, le multiplicateur immense qu'ajoute l'idée de Dieu, au caprice individuel : accru à l'infini, multiplié par l'infini, chaque égoïsme se justifie sur le nom de Dieu et chacun nomme aussi divinite son idée fixe ou sa sensation favorite, la Justice ou l'Amour la Miséricorde ou la Liberté.*

En revanche, il fait honneur au catholicisme d'avoir comme il dit « organisé » l'idée de Dieu et de lui avoir enlevé son venin (individualiste, révolutionnaire). Puis, il ajoute :

Admirable système dans lequel chacun peut communiquer personnellement avec Dieu, à la condition de s'élever par ce nom à des pensées plus générales, à de plus généreux sentiments, mais qui ne permet point qu'on attribue à l'infini ses propres bassesses, ni qu'on en autorise ses rébellions. Le Dieu catholique garde immuablement cette noble figure que lui a dessinée la haute humanité. Les insensés, les vils, enchaînés par le dogme, ne sont point libres de se choisir un maître de leur façon et à leur image. Celui-ci reste supérieur à ceux qui le prient.

En conclusion, le catholicisme propose la seule idée de Dieu, tolérable aujourd'hui dans un Etat police.

Et bien, je le demande à tout homme de bonne foi : oui ou non, Maurras distingue-t-il entre le déisme non catholique et le déisme catholique? La réponse ne saurait être douteuse. La distinction est claire et formelle. Maurras est revenu à plusieurs reprises sur cette distinction. Que dis-je? Elle est comme un leit-motif wagnérien qui traverse toute son œuvre, toujours pareil à lui-même, mais diversement orchestré. On sait que Maurras a beaucoup pratiqué la sociologie et la politique d'Auguste Comte. Or, on trouve la même distinction dans Comte. Le père du positivisme crible le protestantisme, l'individualisme religieux d'une foule de traits de la plus pénétrante critique. En revanche, il est plein d'admiration et d'une admiration très intelligente pour l'aspect social et bienfaisant du catholicisme.

Il n'est pas nécessaire d'être habitué à la critique et à l'histoire des idées comme l'est le Père Valensin pour saisir cette distinction. Il suffit de savoir lire un texte en entier, sans passion ni parti-pris.

(1) *Traité de droit naturel*, t. II, *L'Ordre humain* (éditions Spes, 1921); le pointillé se trouve à la dix-septième ligne de la citation, p. 358.

Il est très regrettable qu'il n'existe pas, pour les écrivains, des tribunaux d'honneur ou des arbitres. S'il en existait un, je lui soumettrais la cause et je lui demanderais de décider. En attendant, je laisse nos lecteurs juges du débat.

Je voudrais cependant, pour éclairer leur religion, apporter au dossier un document que je n'avais pas sous la main à la campagne quand j'ai écrit l'article auquel le Père Valensin répond.

Ce n'est pas la première fois que la note de Maurras sur « les déistes » fait l'objet d'une discussion plus ou moins passionnée. C'est même à cause de ces discussions que, par honnêteté, Maurras a conservé cette note dans les éditions récentes de ses œuvres.

Une première fois, un certain abbé Pierre, d'illustre mémoire, avait attaqué Maurras à ce sujet, en omettant bien entendu quelques phrases essentielles. Mais l'adversaire le plus violent, le plus passionné fut le Père Laberthonnière, plusieurs fois condamné par l'Eglise, pour erreurs doctrinales.

Le Père Valensin est donc à ma connaissance le troisième prêtre qui détourne le texte de Maurras de son sens obvie. Or, un Jésuite éminent, le Père Descoqs, dont le livre est modèle de critique objective et sereine eut à s'occuper du fameux passage, dont l'interprétation que j'ai donnée est contestée par le Père Valensin.

Voici comment il le juge :

En dépit (1) de quelques phrases inadmissibles et de scories détestables, il nous semble impossible de donner à la note sur les « déistes » qui fait tous les frais du procès, une autre signification que celle-ci : « l'idée d'un Dieu unique et présent à la conscience, peut être une idée bienfaisante en politique, mais elle peut aussi tourner à l'anarchie, elle peut devenir un multiplicateur immense ajouté au caprice individuel, décomposer et dissoudre toute société, jusqu'à la science, jusqu'à la pensée si elle n'est réglée et contrôlée. Il n'est que l'Eglise catholique qui ait su l'organiser, c'est-à-dire lui conserver intacte sa puissance d'élevation et de perfectionnement pour l'individu, tout en supprimant pour celui-ci les occasions de dévergondage et en comprimant la folie du sens propre. En dehors du catholicisme — et pour que personne ne s'y méprenne, M. Maurras cite à l'opposé du catholicisme, le judaïsme ancien et moderne, les protestants de toute nuance, les disciples du vicairé savoyard et des romantiques — l'idée de Dieu menace beaucoup plus qu'elle ne soutient.

Si ce résumé est fidèle comme nous le croyons, — nous n'hésitons pas à déclarer son contenu acceptable dans une très large mesure. M. Maurras n'examine pas en elle-même la valeur de l'idée de Dieu, il la juge uniquement dans ses effets et d'un point de vue tout relatif, ce qui laisse en suspens les problèmes fondamentaux, mais peut être pris comme terrain de discussion. Or, il estime l'idée du Dieu Créateur et Souverain Maître de toutes choses parlant aux hommes par la voix de leur conscience, telle qu'elle est présentée par l'Eglise catholique, non seulement inoffensive, mais encore belle, noble et fondant un admirable système. L'idée de Dieu qu'il repousse sans qu'il soit possible d'équivoquer sur ses intentions, est celle d'un Dieu qui communique directement et sans intermédiaire avec les hommes, d'un Dieu qui suscite tous les élans de la passion pour les sublimer et les vouloir irrésistibles : le déisme qu'il pourchasse est ce déisme sentimental propagé par les Allemands et les Suisses du salon Necker, qui amène la raison à prendre pour adorable tout ce qu'elle imagine, à repousser toute autorité extérieure, à se déclarer autonome.

On ne saurait mieux dire. Sous une autre forme, en d'autres termes, je n'ai pas dit autre chose.

* * *

Maintenant, ai-je bien fait d'appeler un faux l'erreur du Père Valensin? Sincèrement, je crois que non. J'ai eu tort. J'ai blessé

sans profit pour la vérité, un homme qui mérite le respect. Il y a dans le mot « faux » une idée de trahison, de lâcheté, dont je n'ai pas suffisamment pesé la malaisance et je m'en excuse. Autre chose est obéir à des parti-pris, à une passion probablement très généreuse à son origine : défendre les droits de Dieu qu'on supposait méconnus, et autre chose altérer délibérément, sciemment un texte. J'ai eu tort, mais il y a peut-être une circonstance atténuante. Dans mon for intérieur, j'étais persuadé que le Père Valensin ne s'était pas reporté lui-même aux œuvres de Maurras, qu'il n'en avait qu'une connaissance imparfaite et qu'il s'était fié aux ouvrages de l'Abbé Pierre et du Père Laberthonnière. Je me disais : Mon expression est peut-être un peu forte, mais elle n'atteindra pas le Père Valensin.

Je considérais comme impossible qu'un homme aussi habité que lui à l'analyse critique des idées n'eut pas aperçu une distinction qui, à mon avis, crève les yeux. Je me suis trompé. Le Père Valensin n'invoque pas une connaissance imparfaite de l'œuvre de Maurras. Il n'invoque pas une documentation de seconde main viciée par les passions que la querelle du modernisme et du Sillon ont excitées en France.

Et bien! soit, retirons cependant le mot « faux » et disons en toute sécurité de conscience : Mon Père vous vous êtes trompé sur les opinions de Maurras en cette matière et votre erreur est tout à fait grossière.

* * *

Dans le *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, le Père Valensin a publié autrefois, à une époque où ils étaient violemment et souvent injustement attaqués, un admirable article sur les doctrines de Blondel et du Père Laberthonnière.

Comme on demandait à M. Blondel s'il acceptait l'interprétation de son œuvre proposée par le Père Valensin, celui-ci répondit : « Il s'agit là non d'une version, d'une orthopédie, mais d'une expression droite de ma pensée, vue en ses lignes originelles et maîtresse. » La cause était entendue.

Pourquoi ne ferions-nous pas de même. Pourquoi ne demanderions-nous pas à Maurras, si l'exégèse que j'ai donnée de sa pensée y est conforme ou non?

FERNAND DESCHAMPS.

P. S. — Pour ne pas allonger et faire dévier le débat, je ne relèverai pas comme il le faudrait, la flèche que le Père Valensin me décoche en terminant. Il est très imprudent de parler de « parti » en cette affaire. Chacun sait que la campagne internationale, si violemment conduite contre les catholiques maurrassiens, n'a pas d'autre origine qu'une querelle de parti. Le père Descoqs, auquel il faut toujours revenir dans cette triste histoire, a écrit là-dessus des pages définitives. Quant à mon orthodoxie comme disciple du Christ, elle n'est pas en question. Le Père Valensin doit savoir dans quelle mesure les catholiques adoptent les idées de Maurras, ce qu'ils entendent exactement quand ils l'appellent un maître écrivain politique. On a donné sur ce point toutes les précisions désirables. La question est celle-ci. Le texte du Père Valensin, texte incomplet, laissait supposer que Maurras considérait comme politiquement malaisante, l'idée de Dieu en général. J'ai dit et prouvé qu'il résultait du texte complet, de toute l'œuvre de Maurras, qu'il fallait faire une distinction fondamentale. Maurras ne reconnaît comme bienfaisante que l'idée catholique de Dieu. Voilà tout le débat. Je n'ai pas soulevé d'autre question que celle-là dans mon premier article.

(1) *A travers l'œuvre de Ch. Maurras*, Paris, Beauchesne, 1913, pp. 172-173.

Une lamentable carrière

Il n'est pas de destin plus triste que celui d'une enveloppe. A peine appelée à l'existence, l'enveloppe se voit ordinairement imposer la compagnie d'un grand nombre de ses semblables, avec lesquelles elle est contrainte de passer la première partie de sa vie dans une boîte sans air et sans confort.

Que dure cette période sédentaire, mais heureuse puisqu'elle n'a pas d'histoire?

Toujours trop peu de temps, vous répondrait l'enveloppe si elle savait les tourments et les avanies que lui réserve sa vie active.

Lorsqu'un jour une main la sort de son réduit primitif, c'est habituellement pour lui faire subir, à brève échéance, la première épreuve de son martyre varié. La pauvette se voit étaler sur un grand buvard, rouge, vert ou blanc, — sinistre comme une table d'opération.

Et n'est-ce pas, pour elle, une vraie table d'opération?

Voyez cette pointe acérée qui s'acharne sur la muette victime, et lui trace sur le ventre des tatouages cabalistiques!

On aura beau prétendre qu'une enveloppe n'est point chatouilleuse. Même en n'étant pas chatouilleux, qui supporterait stoïquement, comme elle le fait, le voyage de cette plume irritante?

Quand ce premier supplice est épargné à l'enveloppe, c'est parce qu'on lui en réserve un autre, plus raide et plus brutal, mais tout aussi désagréable.

On insinue la petiote sous un rouleau compresseur, et on n'attend pas qu'elle soit revenue de son ahurissement pour lui tambouriner l'abdomen à coups répétés de petits marteaux diaboliques...

Ouf! Elle sort de cette épreuve.

Lui laissera-t-on le temps de s'en remettre?

Bernique pantoufle, eut dit la Marquise. On lui colle sur le front un sale bout de papier rouge, vert ou bleu, mais inmanquablement gommé, qui lui reste plaqué sur le facies.

Puis hop! On la retourne, on la bourre de force d'un papier soigneusement plié et qu'on ne lui a même pas laissé lire. Puis, on lui lèche prestement le milieu du dos. Heureuse encore quand on ne lui applique pas un cataplasme de cire brûlante, qu'on lui assujettit solidement, avec... cachet.

Toujours entre les mains de son bourreau, l'enveloppe est précipitée, au coin d'une rue, lâchement, dans les sombres profondeurs d'une oubliette où elle arrive, sens dessus dessous, au milieu de nombre de ses pareilles encore mal remises de ce brusque traitement.

Mais une porte grince; le jour pénètre dans ce cachot. Est-ce le salut?

Hélas, une main de propreté douteuse fourrage parmi les pauvrettes, les empoigne par paquets et les tasse brutalement dans un grand sac graisseux où elles manquent toutes d'étouffer.

Il s'en faut de peu que notre enveloppe n'attrape le mal de mer, tant l'incommode le balancement du grand sac sur les hanches du facteur.

Combien dure ce trajet? Mystère. L'enveloppe n'a plus notion de l'heure. Il lui reste tout juste assez de présence d'esprit pour

constater qu'on la déverse finalement sur des tables immenses où grouillent déjà des milliers de ses semblables.

Pourquoi ce rassemblement?

— Que va-t-on faire de moi, gémit-elle apeurée, et que me réserve-t-on encore après tout ce que j'ai déjà souffert?

On ne lui laisse pas le temps de soliloquer.

Elle glisse sous des doigts inquisiteurs, passe de main en main et vient échouer à quelques centimètres d'un instrument qui fait grand bruit.

— Qu'est-ce encore? se demande-t-elle.

Pour toute réponse, à l'endroit où on lui a collé le petit morceau de papier rouge, vert ou bleu, elle reçoit un formidable coup de tampon.

C'en est trop.

L'enveloppe s'évanouit.

* * *

Elle se réveille au balancement régulier d'un sac qui ressemble à celui qu'elle a vu déjà.

Où la conduit cette nouvelle équipée?

Le sac s'arrête, puis reprend sa marche; s'arrête encore, et repart.

L'enveloppe sent que les rangs s'éclaircissent à l'intérieur du sac qui se vide.

Va-t-elle aussi pouvoir s'évader?

Joie! On la prend. Elle passe sous des doigts durs et lisses, elle voit le soleil, — mais pendant trois secondes.

Voici qu'on la précipite, tête en bas, dans une petite cage attachée à une porte.

La cage est plus confortable que le sac, sans doute. L'enveloppe y est plus à l'aise, bien qu'elle ne s'y trouve pas seule. Et puis, il y a une petite fenêtre pour regarder à l'extérieur.

L'enveloppe, de sa boîte aux lettres, voit un paillason, un escalier de marbre, un pan de mur qui monte. Ce n'est pas affolant, et c'est vite monotone.

L'enveloppe bâille et s'ennuie.

Du bruit. Elle regarde. Une bottine descend une marche de l'escalier de marbre, puis une seconde bottine, puis une jambe de pantalon, puis une seconde jambe; enfin, une grande masse sombre qui s'avance, s'avance et fait le noir devant la petite fenêtre par où l'enveloppe regardait...

La porte du petit réduit est ouverte, et l'enveloppe se voit à nouveau emportée.

— Que va-t-il advenir de moi? se répète-t-elle.

C'est simple.

D'un grand coup de couteau, on l'éventre, et on la jette à terre après en avoir retiré la feuille de papier qu'elle contenait.

O honte! Voilà l'enveloppe gisante, au pied d'une table.

Ne te plains pas encore, enveloppe. Ce n'est que le premier stade de ta déchéance rapide.

Une main la ramasse.

Main amie?

Non. C'est pour la martyriser davantage. De deux coups de ponce, on lui arrache le petit bout de papier qu'elle portait sur le front, et on lui lacère le visage du même coup. C'est pour les petits Chinois, paraît-il. L'enveloppe s'en moque.

La voilà défigurée, après avoir été tatouée et éventrée.

Que peut-on lui réserver de pire?

Vlan! Elle vole au panier, où elle glisse entre une réclame de dentifrice et un journal financier de la veille.

— *Quo non descendam*, se demande-t-elle.

Pour toute réponse, on l'asperge de cendre de pipe.

C'est le commencement de la fin.

Le dénouement se précipite.

L'enveloppe, très déprimée mais encore consciente, se sent emportée dans le panier. Celui-ci chavire; tout bascule.

Et l'enveloppe se trouve soudain dans un grand bac de fer

galvanisé, en compagnie d'épluchures de pommes de terre, d'un trognon de chou et de boîtes à sardines, dégoulinantes d'huile.

C'est le fond de l'abîme.

Sous le coup de cet ultime affront, l'enveloppe meurt.

* * *

Et le lendemain, l'enveloppe est emportée vers son cimetière, dans un grand corbillard de la ferme des boues.

V^o CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La messe romaine (1)

Nous assistons à un vrai renouveau liturgique, qui s'accuse dans le chant, dans le cérémonial, dans les ornements d'église, dans la décoration des temples, dans la participation des fidèles au culte public; qui se manifeste par le goût de l'étude des choses sacrées, par les expositions et les journées *ad hoc*, par le succès des conférences ayant trait à ce sujet, bref par un regain de ferveur insperé. Les dévotionnettes cèdent le pas à la dévotion, le formalisme rituel, contre lequel déjà s'élevaient les prophètes dans la religion juive, recule devant l'intelligence des rites. Si dom Guéranger revenait sur terre, il serait émerveillé de cette restauration à laquelle il a tant travaillé et que les enfants de saint Benoît ont continuée avec tant de ferveur. Bénédictins et Bénédictines ont entraîné dans cette voie les clergés des deux barques apostoliques, séculiers et réguliers, et je signais, ici même, il y a peu de temps, l'admirable initiative des moniales du Mont-Vierge, qui ont créé, dans notre pays, un foyer rayonnant de science et d'action liturgique. Qui ne connaît les publications de nos grandes abbayes de Saint-André, du Mont-César, de Maredsous, et ne s'est réjoui de leur diffusion? Les missels surtout, édités par les deux premières maisons, chefs-d'œuvre de liturgie vulgarisée, sont dans toutes les mains et ont propagé, par toute la Belgique, la plus intelligente piété.

Comment ne pas rappeler ici la part distinguée prise à cet apostolat par Mgr Lalieu, M. l'abbé Croegaert, M. le chanoine Callewaert et M. le chanoine Simons, dont les ouvrages variés d'allure doctrinale ou pratique ont produit tant de fruit d'édification?

J'ai vu naître ce mouvement, je fus trop heureux d'avoir pu, dans la faible mesure de mes moyens, l'encourager par ma plume; j'applaudis à son extension. On a compris, enfin, cette vérité, si souvent inculquée par le cardinal Mercier, que la Religion n'est pas simplement affaire individuelle, mais essentiellement collective, que la prière par excellence est la prière de l'Eglise à laquelle doivent s'associer tous les fidèles, que la Messe, acte du culte social, doit les réunir par le prêtre visible au Souverain Prêtre, qui est le Christ, dans l'unité profonde de son corps mystique. Pour avoir répété cet enseignement avec sa paternelle insistance, pour l'avoir traduit en fait, avoir remis en honneur les grandes fonctions pontificales, favorisé de toute son influence l'Ecole de musique sacrée, la célèbre maîtresse de Saint-Rombaut, glorifié Tinel, encouragé le talentueux maître de chapelle, l'abbé Van Nuffel, auquel il vient d'octroyer la mozette de chanoine, pour avoir, par tous les moyens popularisé le chant d'Eglise, réagi contre les abus, entraîné les bonnes volontés hésitantes, le grand Cardinal, parmi tant de titres qui le recommandent à la reconnaissance, aura mérité celui de « Rénovateur de la

liturgie ». On sait, par ailleurs, avec quelle pompe hiératique il préside aux cérémonies et la vivante leçon de choses qu'il donne à tous, prêtres et fidèles, par son attitude devant les autels, dans laquelle la majesté du Pontife s'allie à l'anéantissement de l'adorateur. En dépit d'une voix ingrate, dont les déféctuosités sont corrigées par l'accent, il édifie et émeut, tant sa foi resplendit à travers sa personne.

* * *

Le centre de ce mouvement, c'est, évidemment, la Messe, objet d'immenses travaux d'érudition, où se sont signalés Mgr DUCHESNE, dans ses *Origines du culte chrétien*; DOM CABROL, dans ses *Origines liturgiques*, et une foule d'articles; Mgr BATTIFOL, *Leçons sur la Messe*; DOM EUGÈNE VANDEUR, *La Sainte-Messe*; HENRI LABOUREAU, *La Messe au cours des âges*; J. HOPPENOT, *La Messe dans l'histoire et dans l'art*; R. P. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei*, et pour finir cette énumération incomplète, par un livre qui fit sensation par l'originalité de ses vues, *Le Canon romain de la Messe et la Critique moderne*, de A. VIGOUREL, S.S., où il a mis en valeur les théories de DOM CAGIN, présentées au Congrès eucharistique de Lourdes en 1914, et contenues, d'ailleurs, dans de nombreuses publications du savant Bénédictin, notamment, *L'Eucharistia*. Me sera-t-il permis de rappeler, ici, qu'après avoir lu ces dernières pages, le Cardinal Mercier remerciait vivement le docte moine de lui avoir aidé à comprendre le Canon, avouant que, jusque-là, « il n'était jamais parvenu à mettre de l'unité dans ces multiples rites et formules de notre Missel d'aujourd'hui ».

C'est qu'aussi bien la messe, tant étudiée de nos jours, reste un monde à explorer, un océan à approfondir. Malheureusement, par ce temps d'engourdissements besognes et au sein de cette vie trépidante, le loisir manque d'aborder les œuvres des maîtres de la science et trop souvent l'on se contente de cette connaissance superficielle si propice à la routine. J'étais, pour ma part, depuis longtemps en quête d'un résumé clair et substantiel de l'interprétation du grand sacrifice, lorsque j'ai reçu naguère un opuscule *La Messe romaine*, de l'abbé PIERRE MARANGET, professeur au séminaire de Langres, qui me semble combler cette lacune, en donnant satisfaction à ceux qui sont avides de comprendre la messe à laquelle ils assistent ou qu'ils célèbrent chaque jour.

* * *

La messe passe tout en sublimité, c'est l'alpha et l'oméga, la cima de la religion. Le prêtre qui parviendrait à en réaliser le concept dans toute sa force, serait frappé de stupeur et d'admiration à en mourir. Elle est essentiellement une Action, le drame sacré dont les protagonistes sont les Trois Personnes de la Trinité, avec lesquelles, sous la nuée mystérieuse de la foi, le célébrant traite de plain-pied, ne faisant qu'un avec le Christ, s'identifiant à Lui, pour L'offrir en victime au Père dans la vertu de l'Esprit. Elle actualise ainsi l'œuvre de la rédemption de l'humanité, la renouvelle en la commémorant, pour donner à Dieu une gloire qui s'égalé à son infinité, pour assurer à l'homme le pardon divin et le salut.

Son archétype est dans les visions de l'Apocalypse, dans les

(1) *La messe romaine*, par Pierre Maranget, Bruges, Ch. Beyaert.

magnifiques tableaux par lesquels le livre inspiré du Voyant de Pathmos représente la gloire éternelle du Christ.

Sa réalisation fut pour la première fois décrite, à la fin du second siècle, par saint Justin, qui, rompant le premier la discipline du secret dont les païens abusaient pour calomnier les chrétiens, décrit les rites de la messe tels qu'ils étaient alors pratiqués.

Mais la science contemporaine ne s'est pas contentée des deux célèbres passages où, pour la première fois, fut révélé au grand public le sacrifice eucharistique par le philosophe chrétien. Confrontant cette description soit avec la *Doctrina des Apôtres* et l'*Épître de saint Clément*, soit avec les divers monuments archéologiques mis au jour depuis peu d'années, la Critique est parvenue à reconstituer dans ses grandes lignes l'histoire de la formation des cérémonies de la *Fraction du pain*. Reconstitution hypothétique, sans doute, — comme celle de dom Cagin qui croit avoir découvert dans l'anaphore de Vérone le formulaire essentiel et premier d'où seraient sorties toutes les liturgies, — mais d'où il résulte tout au moins que la messe plonge ses racines dans l'âge apostolique; où dès lors le récit de la première consécration faite par le Christ à la Cène fut le noyau auquel se rattachent tous les développements ultérieurs. Suivant la pittoresque expression de M. Vigourel « toute la complexité de la messe se réduirait à projeter, agrandi sur l'écran des siècles, un des éléments de la photographie minuscule que nous offre le récit liturgique de la Cène. »

Abandonnant aux savants l'étude de la formation du Canon romain, M. Marandet, s'appuyant sur des certitudes historiques, en place la composition au IV^e siècle, et, tenant compte du fait que le grec, fut jusqu'à la fin du III^e siècle, la langue liturgique primitive de l'Église de Rome, conclut vraisemblablement que le texte latin du canon est une adaptation ou une version d'un original grec qui a ses fondements dans la tradition apostolique.

Et, c'est le charme profond de notre Messe, elle respire le parfum de la vénérable antiquité, elle nous relie, par une continuité tant de fois séculaire, à l'Église primitive, elle est imprégnée de la foi des vieux âges, elle nous apporte encore sensible et reconnaissable l'expression simple et robuste de la croyance des Apôtres et des premiers chrétiens; elle nous replonge dans les Catacumbes, dans le sang des martyrs, si j'ose dire, jusqu'à la Fraction du pain, dont parlent les Actes des Apôtres. L'Avant-Messe, ou Messe des catéchumènes remonte même plus haut, car elle est manifestement inspirée par le rituel des Synagogues où se lisaient, chaque sabbat, la Loi et les Prophètes, se chantaient les Psaumes et où l'on entendait l'homélie du président ou de son suppléant. L'Église continue, en l'adaptant, la tradition de la religion mosaïque, elle en a fait une préparation admirable, trop peu appréciée, à la Messe proprement dite.

Il faut voir dans l'opuscule que je signale, avec quelle clarté, quelle sobriété et quelle précision l'auteur met en lumière, dans ses conférences au cercle *Lumen* de Paris, réunies en cette brochure, l'évolution des diverses parties de la Messe des catéchumènes. À juste titre, il insiste sur l'imposant cérémoniel qui capture le chant de l'Évangile par lequel l'Église a couronné le rituel de la Synagogue. Il est impossible de lire et de méditer ces pages sans en recueillir une grande leçon de respect, avec un accroissement de foi, pour notre vénérable liturgie. On y trouvera, notamment, des notions exactes sur le *graduel*, l'*alleluia*, le *trait*, la *séquence*, si généralement ignorées, hélas! et dont l'ignorance est si funeste à la piété.

Aux Préfudes du Sacrifice succède son Offrande, en laquelle il consiste essentiellement : c'est la Prière eucharistique, l'Action de grâce à la Trinité, qui s'ouvre après l'Offertoire, par la Préface suivie du Trisagion, renferme la Consécration et se termine par la Doxologie, point culminant du Canon. Toute cette trame liturgique, qui fut fixée très tôt, est dévoilée avec une science avertie qui dissipe les obscurités et fait admirablement goûter l'ineffable beauté de ces rites et de ces formules.

Supplication pour l'Église universelle, diptyques, consécration qui enveloppe à la fois transsubstantiation et oblation de l'Hostie Eucharistique, anamnèse, épiclese, reçoivent des éclaircissements et des précisions que nul prêtre au moins ne devrait ignorer, que le simple fidèle, co-offrant, et, selon l'heureuse expression de M. Croegaert, co-offrande, en définitive, a tout intérêt à s'approprier.

L'acte sacerdotal du Christ à la Cène, que répète le prêtre, son autre lui-même, avec la même puissance, est exposé théologiquement, et les prières d'oblation qui en sont le magnifique commentaire parfaitement élucidées.

La Participation au sacrifice par la Communion est, naturellement, l'objet de la dernière partie de l'étude que nous analysons; elle s'ouvre par l'Oraison dominicale et s'achève par l'action de grâces. Que de rites d'ordinaire peu ou mal compris sont ici heureusement expliqués, tels le baiser de paix, la fraction de l'hostie, la commixtion des espèces! Il n'est pas une seule cérémonie de la Messe actuelle, dérivée en définitive de la grande Messe, comme celle-ci de la Messe pontificale, et celle-ci de la Messe papale du VIII^e siècle, qui ne trouve dans l'histoire sa raison d'être et sa justification intégrale. Rétablie dans son cadre ancien, ramenée à ses formes historiques primitives, la Messe d'aujourd'hui s'éclaire dans toute sa contexture, et beaucoup de rites évolués au cours des âges ne peuvent s'entendre qu'en les faisant remonter à leur point de départ. La *fraction*, par exemple, si importante que souvent elle sert à désigner le sacrifice eucharistique et le symbolise dans les fresques des cryptes de cimetières, s'entourait de toute l'ampleur d'un imposant cérémonial. Le pape y procédait assis à sa cathedra. Les prêtres y sont associés. Toute l'assistance a les yeux attachés sur le geste auguste renouvelé du Sauveur, ainsi s'exprime Mgr Battifol, cité par notre auteur.

Quiconque méditera ces pages où une science sûre se mêle à une onction discrète, pénétrera mieux, sous l'écorce des rites et des formules, l'auguste mystère de l'autel, il comprendra mieux la Messe, en goûtera la saveur antique, et sera plus fortement entraîné à faire du grand Sacrifice le centre de sa vie. À quelle sublimité transcende la Messe élève la religion catholique et comme elle suffit à la placer infiniment au-dessus de tous les cultes! La profondeur des paroles y rejoint la noblesse des actes, tout y porte la marque du divin et, vraiment, il ne se passe rien ici-bas de comparable à la Messe, qui est le support de l'univers et le lieu de rencontre assuré de Dieu et de l'humanité.

J. SCHYRGENS.

ROME

Le rayonnement du Saint-Siège

D'après un article de J.-W. Paynter : Le Saint-Siège et la Paix mondiale, dans *The Contemporary Review*, de janvier 1925.

Comment la guerre pourrait-elle être évitée dans l'avenir? En augmentant l'influence exercée par la S. D. N.; en développant l'idée de l'« unité de civilisation », en utilisant tous les facteurs moraux pouvant aider, fût-ce indirectement, à l'œuvre de la paix mondiale.

Quelle peut être ici la part de la Papauté? L'influence que celle-ci a exercée dans le passé de l'Europe s'explique en grande partie, par l'unité de foi qui y régnait alors. Cette unité, ébranlée par le grand Schisme, puis brisée par la Réforme, n'existe plus. Le problème se pose, dès lors, de façon toute nouvelle.

Il n'en reste pas moins que la Papauté représente une influence internationale fort notable. Elle fut exclue des conférences de La Haye et des négociations de paix; ses appels, au cours de la guerre, en faveur d'une cessation des hostilités, ne furent pas entendus; ils furent parfois ignorés (par la Grande-Bretagne) de propos délibéré.

La diplomatie du Vatican s'inspire de sa situation générale, de ses prétentions religieuses, de ses aspirations temporelles, de la position de ses adhérents dans toutes les parties du monde. Ses prétentions religieuses, notamment, en ce qui concerne l'État, ne sauraient être résumées mieux qu'elles ne le sont dans l'encyclique *Arcvnum divinae*, de Léon XIII. Cette encyclique prêche l'union et l'accord entre l'Église et l'État, mais, en dernière analyse, la doctrine catholique de la supériorité de celle-là sur celui-ci y est affirmée. La question dite temporelle est très compliquée, mais on peut dire que jamais les papes n'ont renoncé à

leur pouvoir temporel, et celui qui étudie ces questions doit reconnaître l'importance de ce point. La situation des catholiques en différents pays, varie grandement, le Pape, chef d'une Eglise universelle en sa mission, envisageant ces questions à un point de vue universel. Aux Etats-Unis, les catholiques s'accoutument d'une constitution basée sur le droit de tous les hommes à la liberté et à l'égalité et sur le principe de la liberté religieuse. En Grande-Bretagne, ils vivent dans une ambiance profondément protestante, bien que divisée. En Espagne, l'aristocratie et le catholicisme dominant. En Italie, le catholicisme national et traditionnel se présente à nous partout, mais la question romaine complique tout à un degré sans exemple ailleurs. En un mot, les Papes, chefs d'une Eglise comptant des adhérents partout, doivent compter avec des facteurs s'excluant mutuellement, contradictoires et, avec cela, opérant activement dans différents pays.

Dès lors, on ne saurait attendre du Vatican une doctrine politique bien nette; et même si une telle doctrine est émise, elle est souvent interprétée de façons différentes, selon les pays ou les partis. C'est ainsi que, durant la guerre, Benoît XV n'a cessé de demander la paix, mais ses démarches ont été regardées comme pro-allemandes par les uns, comme pro-alliées par les autres; les gens à esprit plus rassis seuls y ont vu un effort d'aboutir à une paix équitable. Passons au socialisme. Certains interprètent les déclarations de Grégoire XVI, de Pie IX, de Léon XIII, comme interdisant absolument à un catholique d'être socialiste; mais cet avis n'est pas partagé par d'autres. Pourquoi ces divergences? Parce que ce sont là des problèmes politiques.

Pour en revenir à la guerre, notons que l'influence exercée alors par le Saint-Père a certainement été bienfaisante. A la fin de 1914, le Bureau d'information du Vatican a commencé à s'occuper de la correspondance relative aux soldats manquants. Cette branche a pris une très grande extension. Le Saint-Siège a déployé une grande activité dans la question de l'échange des prisonniers de guerre dits grands blessés, de la libération des prisonniers civils, de l'entretien des tombes, de l'institution du repos du dimanche pour les prisonniers. En Pologne, au Monténégro, en Belgique, le Vatican s'est attaché à soulager la misère que la guerre avait engendrée. Des dons en argent, en nourriture, en vêtements ont souvent été envoyés par le Saint-Siège aux détenus des camps de concentration.

Nous voyons par là ce que peut faire la Papauté comme centre international d'activité morale. Et que d'institutions diverses ayant pour objet le rapprochement de différents peuples: les journaux catholiques, les diverses fédérations catholiques, la *Universal Knowledge Foundation* (en Amérique), les congrès eucharistiques, les incomparables organisations de tous genres dont le quartier général est à Rome! On voit donc que le Pape peut exercer une forte pression dans diverses parties du monde, et représente une force morale avec laquelle il convient de compter.

La façon dont le Pape est traité par les hommes d'Etat manque de logique. Tantôt, on le regarde comme un souverain, tantôt c'est tout le contraire. Parfois, on l'ignore; ailleurs (en Espagne), il est traité comme un souverain au strict sens médiéval du mot.

L'exemple d'Innocent X, déclarant nul et non avenue le traité de Westphalie, en novembre 1648 ce qui, de son point de vue, se comprenait, nous montre que le côté temporel de la question papale ne peut être séparé des prétentions religieuses de la Papauté. Le Pape reste toujours tel. Aux yeux du monde moderne, il est vrai, surtout depuis 1870, la participation directe du Saint-Siège à des conférences politiques semble impliquer bien des problèmes juridiques, politiques, etc., insolubles. La grande puissance morale de l'Eglise dont le Pape est le chef n'en subsiste pas moins entière; facteur extrêmement important en ce qui concerne le problème de la paix dans le monde.

A ce point de vue, la réunion à Reading, en Angleterre, en 1923, d'un nouveau « Conseil catholique des relations internationales », mérite tout particulièrement d'être notée. Ses idéals sont semblables à ceux de la S. D. N. En août 1925, il a siégé à Oxford. Les délégués de vingt-cinq pays étaient présents. Un projet de statuts d'une confédération internationale catholique a été adopté. A ceux qui sont enclins à suspecter sa future activité, disons que ce mouvement tire son origine d'un effort catholique d'assurer la paix mondiale, que son activité s'inspire de la devise: *Pax Christi in Regno Christi*; inutile, dès lors, d'expliquer à ceux qui s'occupent des questions politiques l'importance de la dite

confédération, si elle prend définitivement corps. (Le projet de statuts doit être approuvé par les autorités ecclésiastiques et par le Pape avant d'entrer en vigueur.)

ANGLETERRE

La valeur des sous-marins.

D'après un article d'Archibald Hurd: Que valent les sous-marins? dans The Fortnightly Review, de janvier 1926.

Les faits suivants ressortent de l'histoire de la campagne sous-marine au cours de la grande guerre:

1^o Bien que celle-ci eût duré quatre ans et demi, aucune unité moderne de la « Grande flotte » n'a été détruite par un sous-marin. Les seuls cuirassés qui furent coulés étaient de vieux bâtiments n'y appartenant point. Ils avaient été construits avant que toute l'importance de la menace sous-marine eût été comprise. C'est avec raison, dès lors, que Lord Lee of Fareham, premier Lord de l'Amirauté, a affirmé, à la Conférence de Washington, que les sous-marins n'étaient pas à même de détruire de grands groupes d'unités navales.

2^o Bien que les Allemands se fussent servis des sous-marins pour protéger leurs côtes et leurs ports, les escadres britanniques du Nord et du Sud purent effectuer diverses opérations tout près des bases sous-marines ennemies (Helgoland, la côte belge et Zeebrugge, etc.). Les sous-marins ennemis n'ont pas exercé d'influence décisive sur la retraite des forces alliées de Gallipoli.

3^o Bien que l'adversaire eût concentré une bonne partie de son attention sur les transports de troupes par mer (Pas-de-Calais, entre les Dominions et l'Angleterre, entre les ports britanniques et les théâtres éloignés), jamais ces envois d'hommes et de munitions ne furent interrompus. Les Américains traversèrent l'Atlantique par dizaines de mille; les pertes infligées par l'ennemi étaient inférieures à celles que causaient les maladies. Au nez des sous-marins allemands, les Anglais transportèrent par mer 25 millions d'hommes et 48 millions de tonnes de matériel de guerre. Les sous-marins (c'est avec raison que Lord Lee l'a affirmé à Washington) ne peuvent donc rien contre les transports de troupes sur les océans.

4^o Malgré les pertes sensibles subies, les transports de matières premières et de comestibles, dont dépendait l'existence non seulement des Etats insulaires, mais de tous les Etats civilisés, ne furent à aucun moment arrêtés, quoique les vaisseaux de la marine marchande eussent été, au début, dépourvus de tous moyens de défense.

5^o Le blocus maintenu autour des Empires centraux ne cessa de croître en efficacité, bien que l'ennemi se fût attaché à déployer, dans la construction des sous-marins, une activité de plus en plus grande.

Ce blocus fut le plus réussi de tous ceux dont l'histoire ait enregistré le souvenir. Plus que tout autre facteur, il contribua à la victoire, alors que la guerre sous-marine intense, simultanément poursuivie, aboutit à un fiasco. Bien qu'il eût ignoré les lois de l'humanité, bien qu'il eût fait périr 20 mille pacifiques passagers, pêcheurs et matelots, l'ennemi essaya un échec. Au moment de la signature de l'armistice, l'amirauté britannique put proclamer que, bien qu'elle n'eût pas encore réalisé toutes les mesures défensives prévues, elle avait « dompté » le sous-marin. Au cours des derniers mois de la guerre, près de deux cents sous-marins allemands et austro-hongrois furent détruits, les officiers et équipages périssant d'une mort horrible. Plus la guerre se prolongeait, plus la menace sous-marine — menace brisée — devenait faible. Ce n'est pas tout. Les mesures de défense employées étaient à ce point efficaces, que le recrutement des équipages pour les nouveaux sous-marins allemands devenait de plus en plus difficile. Au moment où la guerre prenait fin, l'efficacité de l'arme sous-marine était tombée très bas.

On en eût dit parfois que le sous-marin est l'arme efficace et peu coûteuse des Etats petits et pauvres. C'est là une complète erreur. Vu leurs proportions, les sous-marins sont les unités navales les plus coûteuses. Le sous-marin XI, qui vient d'être construit, dans les docks de Chatham a coûté 941,794 livres sterling; il est, il est vrai, de grandes dimensions; un sous-marin de grandeur normale coûte 400 mille livres. Les grandes unités de combat prévues par le *Naval Defence Act* en coûtent 750 mille chacune.

Deux contre-torpilleurs rapides et bien armés, coûtent, aujourd'hui encore, autant qu'un sous-marin. L'entretien de ces derniers est aussi très élevé. Ils sont sujets — une expérience récente vient encore de le démontrer — à des catastrophes, même en temps de paix. Le maniement des sous-marins demande des aptitudes toutes particulières.

On a prétendu qu'en réclamant la suppression du sous-marin, la Grande-Bretagne s'exposait à être taxée d'hypocrisie; qu'aux yeux de plusieurs Puissances continentales, dont certaines sont des États amis et alliés de l'Angleterre, pareille exigence équivaut à une tentative de stabilisation de la puissance navale britannique à un niveau inaccessible aux autres Puissances. A cela, il convient de répondre en rappelant ce qui a été déjà dit. Malgré tous les efforts de l'Allemagne bloquée, le blocus ne put être brisé; et, en fait, ce fut l'Allemagne que le sous-marin vainquit: d'abord par l'impression que produisaient sur le personnel, comme sur la population civile, les pertes terribles subies, ensuite par l'hostilité provoquée chez les neutres par la guerre sous-marine sans restrictions.

On entend dire aussi que tout en demandant que le sous-marin soit supprimé, l'Angleterre prétend au droit d'augmenter sa flotte de surface. Mais si nous nous référons aux listes officielles ayant trait à l'état de la flotte britannique, aux dates du 31 mars 1914 et du 31 octobre 1925, nous voyons que le nombre d'unités a, au cours de ces onze ans et sept mois, diminué de 435 à 270 (celui des cuirassés de 59 à 18, et des croiseurs de 96 à 46). Il est vrai que de nouveaux croiseurs plus puissants sont en construction pour remplacer ceux qui ne peuvent plus servir; mais c'est aussi bien le cas pour l'Angleterre que pour la France, le Japon, l'Italie et l'Amérique.

A Washington, la Grande-Bretagne a, on le sait, renoncé au principe dit du *Two-power standard*, en vertu duquel la flotte britannique devait être toujours égale à celle de deux autres Puissances et a consenti à des limitations s'appliquant aux unités de surface, mais à ces unités seules. Les croiseurs ne pourront dépasser dans l'avenir plus de 10 mille tonnes, les cuirassés plus de 35 mille. Mais, d'autre part, on ne put rien faire à Washington, ni contre les sous-marins, ni contre l'aviation. En ce qui concerne la Grande-Bretagne, la situation est donc la suivante:

1^o Elle voit des bornes opposées à ses efforts de protéger les unités de surface contre les attaques aériennes et sous-marines, alors qu'aucune entrave n'est apportée au développement de l'offensive éventuelle visant les unités de surface de tous genres.

2^o La limite de 35,000 tonnes pour les cuirassés, fixée à la Conférence de Washington, empêche les mesures efficaces de défense pouvant être prises soit contre les sous-marins, soit contre les bombes aériennes.

3^o Le danger d'une invasion de l'Angleterre ou d'autres parties de l'Empire peut paraître en ce moment négligeable; il ne saurait pourtant être perdu de vue; or, la Grande-Bretagne a consenti à une restriction de ses moyens de défense contre une pareille invasion.

Où est donc l'hypocrisie de l'Angleterre? Elle a renoncé à son *standard* naval traditionnel; elle a consenti à limiter ses moyens de défense contre l'aviation et les sous-marins; elle a restreint le développement de ses escadres de cuirassés et de croiseurs. N'en faut-il pas conclure que les spécialistes britanniques, qui représentaient leur pays à Washington, étaient convaincus, au fond de leur cœur, que les espoirs placés dans les sous-marins et les avions à bombes étaient exagérés et excessifs?

Passons à des considérations d'une autre espèce. La Conférence de Washington a été profondément impressionnée par ces 20 mille morts (dont beaucoup de passagers pacifiques de toutes les nationalités, beaucoup de femmes et d'enfants), causées par la guerre sous-marine allemande. Une déclaration, rédigée par M. Roost, sénateur américain, et approuvée par les délégués américains, français, britanniques, japonais et italiens, a vigoureusement condamné et stigmatisé ces procédés. Les documents, qui enregistrent cette sentence ne sauraient être éliminés des archives de la Conférence. Le monde regretterait-il donc les sentiments qu'il exprimait à Washington? Nous faudrait-il regarder le torpillage de paquebots regorgeant de passagers inoffensifs ou de vaisseaux marchands avec leurs équipages sans défense comme des incidents légitimes et ordinaires dans toute future guerre? Trois cent quarante et un sous-marins parcoururent les mers, plus de soixante-dix autres sont en construction ou en projet. Comment seront-ils éventuellement utilisés?

Sir A. Chamberlain a fait observer, dernièrement, que la crainte et la suspicion sont à la base de tous les maux en ce qui concerne les rapports entre peuples. Ces rapports, ces relations doivent-ils toujours être empoisonnés par l'appréhension que le sous-marin puisse être employé dans l'avenir comme il l'a été par l'Allemagne? Voilà une considération qui devrait pousser tous les gouvernements à étudier ce problème de nouveau. Qu'ils se demandent si le sous-marin est véritablement nécessaire. Cette question vaut la peine d'être posée. Voyons d'abord la quantité de tonnage marchand possédé par l'Empire britannique et par les autres États. Prenons trois dates:

Juin 1914, juin 1921, juin 1925. A la première de ces dates, l'Empire disposait de 20,354 millions de tonnes. A la seconde, de 21,238 millions. A la troisième, de 21,504 millions.

Pour les pays étrangers, nous avons respectivement les chiffres suivants: 42,514, 54,217, 58,785 millions.

La guerre a démontré que non seulement l'Angleterre, mais aussi la France, l'Italie, au fait, tous les pays, dépendaient, à des degrés divers, de ce qui leur était amené par mer. Si la flotte britannique n'avait pas persisté à sillonner les mers malgré tous les dangers, les alliés de l'Angleterre auraient été privés de denrées alimentaires comme de munitions et auraient, dès lors, été défaits même si les Centraux étaient restés l'arme au pied. C'est pourquoi le sous-marin doit être regardé comme l'ennemi non seulement de l'Angleterre, mais de tous les États qui ont accès à la mer. Pour parler comme M. Ernest Fayle, dans son histoire officielle du commerce sur mer, la liberté des communications maritimes était, dans cette guerre, tout aussi vitale pour la France et pour l'Italie que pour la Grande-Bretagne même.

Il peut être maintenu que le sous-marin est moins dangereux pour la Grande-Bretagne que pour les autres États, vu le grand nombre de ses ports et la difficulté de les bloquer tous à la fois, vu aussi l'abondance des moyens de défense dont l'Angleterre dispose. L'Angleterre possède une immense population habituée à naviguer et, dans le domaine des constructions navales, des ressources sans exemple. Au moment de l'Armistice, trois mille unités de surface diverses étaient occupées à donner la chasse aux sous-marins; et ce que l'Angleterre a fait, dans ce domaine, une fois, elle pourra le faire encore.

Quelle est donc la valeur du sous-marin? Comme arme de combat directe, il a complètement échoué; comme vaisseau pirate, non seulement il n'a pas apporté de victoire à l'Allemagne, mais il l'a brouillée avec à peu près tous les neutres et a, enfin, obligé les États-Unis à entrer en guerre. Il coûte cher à construire et à maintenir en bon état; il n'est guère d'un maniement facile; il devient rapidement désuet. Jamais il ne peut servir la civilisation, et en cela, il se distingue du dirigeable et de l'avion. Du point de vue humanitaire, il est une arme barbare, pire que toutes celles des pirates qu'autrefois on traitait dans le monde entier si implacablement.

ALLEMAGNE

Carl Benz

La Germania décrit comme suit le curriculum vitae de l'inventeur de l'automobile Carl Benz.

Il naquit en 1844; à deux ans, il perdit son père, mécanicien sur une locomotive. Sa mère dut s'imposer de nombreuses privations pour lui permettre de suivre le collège (gymnase) d'abord, puis l'école polytechnique de Carlsruhe. Ayant achevé celle-ci, il entra au service d'une compagnie s'occupant de la construction de machines. Le labeur était dur. Benz travaillait, été et hiver, de 6 heures du matin à 7 heures du soir, avec une heure de repos à midi. Non seulement, les bras et les jambes se fatiguaient, mais, vu l'insuffisance de l'éclairage, les yeux aussi.

De Carlsruhe, Benz se transporta à Mannheim. Il fut le premier à y construire une espèce de bicyclette ou de vélécipède, sur lequel il circula dans les rues de la ville sous les quolibets et les risées.

Benz acheva son éducation à Pforzheim au service d'une firme qui construisait des ponts. Ce fut là qu'il apprit à connaître sa future femme. Il se maria à Mannheim en 1871, un an après y avoir installé un atelier mécanique. Cette union fut des plus heu-

euses. Il est même très douteux que sans sa compagne, Benz fut arrivé aux mêmes résultats.

Depuis des années ce qui l'obsédait, c'était l'idée d'inventer un véhicule mû par la vapeur et sans rails. A Mannheim, il se décida pourtant à essayer plutôt d'un moteur à gaz, bien que les experts fussent d'un avis contraire. L'expérience réussit, et la *Mannheimer Gasmotoren Aktien Gesellschaft* fut fondée. L'entreprise marchait de façon satisfaisante, les moteurs étant utilisés la plupart du temps pour les pompes à eau. Mais Benz pensait toujours à un véhicule. Ne réussissant pas à convertir à ses points de vue ses partenaires, il quitte un beau jour la firme et fonde une nouvelle compagnie la *Rheinische Gasmotorenfabrik*. Ce fut alors que Benz put enfin utiliser ses plans, croquis et dessins vieux de vingt ans. Après bien des tentatives et bien des succès, l'inventeur, toujours soutenu et encouragé par sa femme, connut les joies d'un succès définitif. En 1885, huit ans avant Ford, deux ans avant Daimler, le premier véhicule à moteur sur trois roues devenait une réalité. Le couple Benz l'essaya d'abord dans la cour de la fabrique, plus tard sur le vieux rempart de Mannheim, le soir, pour qu'il y eût le moins possible de témoins.

Les pannes étaient fréquentes, le véhicule dut, bien des fois, être ramené à la maison par les moyens ordinaires. Il va de soi que la méfiance du public n'avait pas de limites. Les critiques s'en donnaient à cœur joie.

Pourtant le véhicule automobile ne cessait de progresser. Le monde des spécialistes finit par s'ébranler, sans parvenir — conformément à une vieille habitude du reste — à se rendre encore compte de toute la portée de la découverte. Les autorités lui faisaient grise mine. La Diète badoise interdit la circulation sur la voie publique de véhicules mus par la traction mécanique. Benz finit cependant par obtenir à cet égard l'autorisation nécessaire à condition de se contenter d'une vitesse de six kilomètres par heure à l'intérieur des villes, et de douze en dehors. En 1888, l'automobile de Benz figura à l'exposition de Munich. Après bien des pourparlers, la police munichoise toléra à titre non-officiel que celui-ci circulât chaque jour à travers les rues de la ville deux heures durant. L'autorisation légale manquait toujours. Benz reçut à l'Exposition une médaille d'or, mais du point de vue des avantages matériels, il n'obtint à peu près rien. Dans toute l'Allemagne il ne se trouva pas un acheteur. En revanche, la France et l'Amérique l'accablèrent de commandes. L'Angleterre moins, l'automobile y ayant été inclus dans la catégorie des véhicules de rues mus par la vapeur, lesquels ne pouvaient, d'après une loi, développer une vitesse supérieure à 4 kilomètres par heure; un homme portant un drapeau en main était en outre tenu de les précéder! Tel fut l'accueil réservé à l'automobile en Angleterre.

Pour ce qui est de l'Allemagne, elle commanda à l'inventeur les dix premières années, moins d'autos que la France; Benz s'en plaint avec amertume dans ses mémoires.

Cette indifférence à l'égard des découvertes allemandes doublée d'une espèce d'engouement vis-à-vis des inventions étrangères caractérise encore jusqu'à un certain point l'Allemagne.

L'automobile est à rapprocher à ce point de vue de l'avion; ce fut la France qui a utilisé, dans le domaine de l'aviation, les résultats obtenus en Amérique et en Allemagne et est aujourd'hui au tout premier plan.

Vingt-et-un millions d'automobiles circulent aujourd'hui dans le monde entier et c'est à Benz qu'elles sont redevables de leur existence.

La première auto Benz, à trois roues, se trouve au *Deutsches Museum*, à Munich. Au printemps dernier, elle marchait à la tête d'une procession historique à travers la ville, son inventeur et le fils de Carl Benz siégeant à l'intérieur.

Cet homme heureux a pu assister au triomphe complet de son idée.

CHINE

Le rôle du paysan.

Les événements de Mandchourie donnent un regain d'actualité à ces lignes que le correspondant de la *Koelnische Zeitung* lui adresse de Moukden :

Le paysan est, en Chine, l'alpha et l'oméga. Depuis des milliers d'années, des multitudes d'hommes jaunes s'entassent dans les espaces immenses de la Chine du Nord. Toutes ces vastes régions

sont partagées entre paysans. Il n'y a pas de grands propriétaires fonciers. Un système de métayage a été introduit à une époque reculée, système qui en principe, se réduit, à ceci : celui que la terre ne peut plus nourrir, est condamné à aller ailleurs. Les uns vont, comme coolies, au delà des mers, les autres se fixent dans les grands centres en qualité de petits commerçants (on les reconnaît de suite), d'autres encore émigrent au loin, dans les régions peu peuplées, en Mongolie intérieure, en Mongolie extérieure aussi, sur les confins de la Russie des Soviets.

Mais c'est surtout en Mandchourie que se dirigent ces agriculteurs. Il y a un quart de siècle encore, les trois provinces de l'Est constituaient, en théorie, une réserve « impériale ». En pratique, des paysans chinois venaient, depuis des siècles, s'y fixer, sur le Liaho et le Soungari, cultivant surtout des fèves, mais aussi le millet, le froment, l'avoine, le maïs, le *kaouliang*. Dès l'époque des Ming et des Yuan, la réputation de la fertilité de la Mandchourie avait pénétré en Chine, mais la grande migration n'a commencé que vers 1900, pour atteindre son apogée en 1907-08; c'est à la même époque que la fève *soya* acquérait sur le marché mondial une renommée qui est restée depuis fermement établie. La colonisation de la Mandchourie devint désormais systématique, et aujourd'hui, ce pays est au nombre des régions les mieux cultivées de la Chine. Les colons russes, au nombre de cent mille (dans le Nord de la Chine), ne jouent qu'un rôle insignifiant vis-à-vis du rouleau compresseur jaune. Ces Russes, tout comme les colons japonais, dans le Sud (10,000), seront, dans le courant d'un siècle, absorbés par l'élément jaune. En tout, il y a en Mandchourie, 160,000 Japonais, qui tous, les colons nippons y compris, ont partie liée avec le chemin de fer sud-mandchourien, actuellement entreprise japonaise. Leur situation appelle, dès lors réserves. Parmi les 28 millions d'habitants de la Mandchourie on compte 600,000 Coréens qui aident à peupler la Mandchourie, Orientale jusqu'à Khabarousk. Les dits Coréens sont — contre leur gré — sujets du Japon; et celui-ci les utilise, pour le moment, comme un prétexte d'intervention, prétexte auquel il devra certainement renoncer, du reste, au cours des prochaines années, parce que trop coulé de fil blanc.

Jusqu'à la révolution chinoise, la colonisation se développait de la façon la plus simple et la plus naturelle : les colons s'installaient là où il y avait des terres libres. Le chemin de fer de l'Est-Chinois, construit par la Russie — entreprise « culturelle » de tout premier ordre — y joua le rôle d'un facteur important. La cession du Sud-mandchourien au Japon (1905), le condominium sino-soviétique sur l'Est-Chinois ont donné à la colonisation un caractère systématique. Et les événements ont poussé aux premières places l'homme fort, l'homme nécessaire : Tchang-Tso-Lin!

Ainsi donc : une région immense qui, il y a une génération, était une steppe vide d'hommes, protégée contre les invasions par des déserts, des forêts et de puissants fleuves est, pour commencer, dotée d'un coup par la Russie impérialiste de deux grands railways s'entrecroisant. Vaincue par le Japon (1894-1895), la Chine avait elle-même appelé les Russes par l'intermédiaire de son grand homme d'Etat Li-Hong-Tchang. Le conflit russo-japonais (1904-1905) devenait, dès lors, logiquement inéluctable. Victorieux, le Japon s'empara de Port-Arthur, de Dalmy et d'une partie du réseau ferroviaire mandchourien; annexait la Corée (1910) et reliait Moukden aux chemins de fer coréens.

Le Japon entreprenait dès lors son propre plan de colonisation en Mandchourie méridionale selon les méthodes anglo-américaines les plus modernes, dépensant l'argent sans compter, créant ports, railways, mines, industries nouvelles, etc.

Tout cela aurait été parfait, si ce plan immense avait eu une base véritablement asiatique. Importé de l'Occident, il était destiné à ne pas réussir.

Les quinze dernières années ont montré qu'en Chine, le plus ancien des pays agricoles, le paysan a lentement, mais sûrement appris à se défendre. Il est têtue et intelligent. Dès qu'il se fut implanté en Mandchourie en nombre suffisant, le travail politique a commencé, les hommes ont surgi qui ont mené la lutte contre les éléments étrangers, préleveurs d'intérêts usuraires. La Mandchourie mène encore ce combat. Pour se défendre elle emploie les armes dont l'usage lui a été enseigné par l'étranger. Ces armes sont spirituelles, comme elles sont mécaniques : écoles de tous genres, fabriques, railways, industrie et commerce, enfin — propagande.

CHRONIQUE NOTARIALE

Étude du notaire DE BRUYCKER, à Chièvres,

A vendre de gré à gré

BELLE MAISON DE CAMPAGNE

avec 80 ares de parc et jardin en face d'une gare.
(Région Ath-St-Gislain) Jouissance immédiate.

à louer de gré à gré

PETITE MAISON DE CAMPAGNE

avec 2 hectares 40 ares de prairie, bâtiments de ferme avec une offre de 3,500 francs à Blicquy-lez-Leuze.

Jouissance 15 avril prochain.



**COMPTOIR
D'OPTIQUE**



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES

••

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

•

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Oannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

LA LECTURE AU FOYER

SOCIÉTÉ D'ÉDITION, 15, RUE VANDERLINDEN, BRUXELLES.

Chèques Postaux 80.217. Téléphone 50896.

Marcel Anclaux. — <i>Un martyr national. Ph. Baucq</i> , 1 hors-texte.	fr. 5.00
Léon Arendt. — <i>Christ de Limpias</i> , 23 h-t. 3 ^e éd. revue 17-22 mil	> 4.00
Ignace Beaufays. — <i>Aux premiers jours de l'Église</i> , 6 h-texte.	> 7.50
— <i>Aux premiers jours de l'Église</i> , II, S. Paul, 5 hors-texte	> 1.00
— <i>Attirances de l'Au-delà dans le P. Valentin Paquay</i> , 4 h-texte	> 2.50
— <i>Le chemin de la croix</i> , 4 hors-texte	> 1.00
— <i>Idéal d'Israël et Juifs modernes</i> , 7 h-texte	> 1.00
— <i>Œuvre de Mahomet</i> , 11 h-texte	> 2.00
— <i>Épouvement ecclésiastique de Ste Thérèse de Lisieux</i> , 5 h-t.	> 1.00
— <i>Témoignage évangélique</i> , 1 h-texte	> 1.00
Georges Blondel. — <i>La question rhénane</i>	> 2.00
François Braun. — <i>Les Dominicains</i>	> 1.00
Cte Carton de Wiart. — <i>Congo d'aujourd'hui et de demain</i> , 25 h-texte	> 1.00
Cte Carton de Wiart, J. Renkin, Général Baron Jacques, Th. Gollier,	
Cte R. de Briey. — <i>Trentenaire du « Rerum Novarum »</i>	> 1.00
Alfred Cauchie. — <i>Godofroid Kurth</i> , 1 h-texte. Luxe, fr. 5; ordin.	> 3.50
— <i>Cardinal Neuman</i> , 1 h-texte. Préf., Léon Van der Essen	> 1.00
Gérard Cooreman. — <i>L'Industrie, force nationale</i>	> 1.00
Comte Renaud de Briey. — <i>Les Actions de travail</i>	> 1.00
— <i>Missions d'Afrique</i>	> 1.00
— <i>Croquis de guerre</i> , 7 hors-texte	> 2.50
Charles Declercq. — <i>Problème du salaire</i> , Préf., P. Rutten	> 1.00
Léon de Kerval. — <i>Le moine guerrier S. Capistran</i> , 1 h-texte.	> 5.00
Vic ^e Ch. du Bus de Warnaffe. — <i>De la barbarie à la décadence.</i>	
— <i>Les intellectuels d'un intellectuel en Germanie</i> , 6 h-texte	> 1.00
— <i>Notre Patrie. Derrière les fils de fer</i>	> 1.00
Théophile Gollier. — <i>La crémation. Pourquoi brûler nos morts?</i>	> 2.00
— <i>Les défaillances de notre enseignement. Comment y remédier?</i>	> 3.50
— <i>La réforme scolaire</i>	> 1.00
Georges Govau. — <i>Rôle civilisateur des missionnaires</i>	> 1.00
Léon Hennelocq. — <i>La marine, force nationale</i>	> 1.00
Hyacinte Housiaux. — <i>L'agriculture, force nationale</i>	> 1.00
Baron Houtart. — <i>Notre situation financière</i>	> 1.00
Arthur Janssen. — <i>Les Danses modernes</i>	> 2.00
Mgr Lamotte. — <i>La religion, force nationale</i>	> 1.00
Mgr Lamy. — <i>Les Chanoines Prémontrés</i>	> 1.00
Joseph Lebon. — <i>Débats de topologie dans l'Église</i>	> 1.00
— <i>Premières controverses ariennes</i>	> 1.00
Edouard Ned. — <i>Les Martyrs de Latour</i>	> 2.00
P. M. Piette. — <i>Réaction de Wesley dans l'évolution du Protestantisme</i>	> 25.00
— <i>Le Cercle St-Capistran. Initiatives, organisation, activité</i>	> 1.00
R. Rome. — <i>Un seigneur de sainteté. S. François d'Assise et son œuvre</i>	> 2.00
Ivan Valschaerts. — <i>L'art du roman</i>	> 1.00
L. Van der Essen. — <i>La Belgique dans le royaume des Pays-Bas</i>	> 1.00
— <i>Révolution belge et origines de notre indépendance</i> , 14 h-t.	> 2.50
— <i>Les Italiens en Flandre</i>	> 2.00
Noëlbert Walter. — <i>Le commerce, force nationale</i>	> 1.00
Odilon Wiaux. — <i>La Chine religieuse</i> , 13 h-texte	> 1.00

La série complète de 46 livres et brochures, net 80 fr. - 5 séries : 350 fr.
La Revue des Conférences du Cercle St-Capistran (30 n° par an) fr. 5.00

DEVENEZ MEMBRES DU CERCLE SAINT-CAPISTRAN
Cotisations pour 1928 : 5 frs. Membre protecteur : 12 frs. Membre d'honneur : 20 frs.
La carte de membre donne entrée aux conférences. N° specimen de la REVUE sur demande.
PUBLICATIONS D'ACTUALITÉS QUI ONT LEUR PLACE INDIQUEE DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

COUVERTS
CHRISTOFLE
ORFÈVRE

EXIGEZ CETTE MARQUE ET LE NOM **CHRISTOFLE**

SUCCESSALE DE BRUXELLES
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177, 87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — Toutes opérations de banque et de change. — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

P. B. P. **P. PETIT-BEURRE P. P. P. P. P. P.**

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays

SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPECIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

CORONA

DEPUIS 18 ANS

ELLE MONTRE LE CHEMIN DU
PROGRÈS



— ÉTABLISSEMENTS O. VANHOECKE —
45, Marché-au-Charbon, 45, BRUXELLE

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

--- Coffres-Forts ---

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Saintclette, 26, Mo-
lenbeek.

Rue des Tongres, 60-62,
Etterbeek.
Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◆
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◆



◆
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◆

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

JGUNTHER

6 Rue
Thérésienne
BRUXELLES

Succurs.
H. d'Arenberg
TÉL. 28586

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale :
Rue Théophile Roucourt, 2
BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS ! Employez

L'électro MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

CHOCOLAT**DUCAUVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir, Anvers.

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES**"NUGGET"** fait luire

Toute teinte de cuir

Maison fondée en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPLETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS